(Coyer. Abb)

LA NOBLESSE COMMERÇANTE.

par L'abé Coyer.

A LONDRES,

Et se trouve à PARIS

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaide S. Benoit, au Temple du Goût.

M. DCC. LVI.

LA NOBLESSE COMMERÇANTE.

QU'on ne dise plus que nous n'aimons que l'agréable & le frivole ; le sérieux & le solide commencent à prendre sur nous. Le Commerce depuis quelque tems occupe de bonnes plumes & quantité de lecteurs. Sans nos disputes de Religion, apparemment plus nécessaires, il deviendroit presque la conversation à la mode. J'ai entendu des courtisans même en vanter les avantages.

M. le Marquis de Lassay s'apperce-voit déja en 1736. de cette révolution naissante, & il s'en réjouissoit. On a trouvé dans l'inventaire de ses papiers (il croïoit qu'on pouvoit penser & rire) des chansons galantes & des réflexions

ſur le Commerce (*). Le Commerce étoit à ſes yeux le grand reſſort de la fortune d'un Etat : mais il craignoit que le Gouvernement ſéduit par cet appas, ne vînt à le permettre à la Nobleſſe, ce qu'il apelloit un très-grand mal. Ecoutons les raiſons de ce noble Militaire, pour nous ranger ſous ſes drapeaux ſi elles ſont bonnes, ou pour prendre parti ailleurs ſi elles ſont mauvaiſes. Que n'eſt-il permis en tout de faire de même ! M. de Laſſay devoit ſavoir ce qui convenoit à la Nobleſſe : mais il ne prétendit jamais à l'infaillibilité.

Son début paroît encore plus fait pour le tems préſent que pour celui où il vivoit ; le voici : *On entend dire ſans ceſſe qu'on devroit permettre à la Nobleſſe de trafiquer comme en Angleterre ; pour moi je penſe différemment ſur cet article.*

Pour être fondé à penſer différemment, il faudroit d'abord demander à la Nobleſſe Angloiſe ſi elle ſe trouve mal de la permiſſion, & à l'Etat s'il en

(*) Ces réflexions ont été imprimées dans le Mercure de Décembre vol. 2. 1754.

est dévenu moins florissant. Dans le tems que Mylord Oxford gouvernoit l'Angleterre, il avoit un frere facteur à Alep; & Mylord Vowshend Ministre d'Etat, en estimoit un qui se contentoit d'être Marchand dans la Cité. Ces deux Cadets de noble race, & tant d'autres dont les noms sont inscrits dans les fastes du Commerce Anglois, ont-ils eu quelque chose à se reprocher? Au lieu de rester dans une vie oisive, dépendante & mal-aisée, à la charge de leurs aînés, ils se sont enrichis en augmentant la fortune publique; & leurs enfans, par les richesses dont ils ont hérité, n'en sont devenus que plus propres aux grandes places. Voilà peut-être une des raisons qui fait dire sans cesse, qu'on devroit permettre le Commerce à la Noblesse Françoise.

Si on l'entend dire sans cesse c'est une preuve du vœu général de la Nation, & ces sortes de vœux portent ordinairement sur un grand avantage clairement apperçu par le grand nombre.

Si on l'entend dire sans cesse, c'est que tous les Ordres de l'Etat sont tou-

chés de la misère qui afflége une grande partie de la Noblesse.

Si on l'entend dire sans cesse, la Noblesse apparemment le dit quelquefois elle-même, non pas cette Noblesse brillante qui habite des palais ; mais cette Noblesse obscure qui voit chaque jour tomber en ruine le château de ses peres sans pouvoir l'étayer ; non pas cette Noblesse attachée à la Cour, toujours occupée grandement du lever ou du coucher du Roi, & faite par-là même pour toutes les graces ; mais cette Noblesse enchaînée par l'indigence, sur qui le soleil ne se léve que pour éclairer la misère, & qui n'a point d'ailes pour voler aux récompenses ; non pas, en un mot, cette haute Noblesse qui est encore plus haute qu'on ne le dit... En est-il une basse ? s'il en est une, la pauvreté l'abaisse toujours plus. Le Commerce se présente à elle comme une planche dans le naufrage, la saisira-t-elle ?

Si on le souhaite tant, c'est depuis que le Commerce commence à s'anoblir lui-même dans les idées publiques ; c'est depuis que des Nations commer-

çantes & rivales nous font sentir tout ce qu'elles peuvent par les forces du Commerce; c'est depuis que le flambeau de la Philosophie éclaire & dissipe nos préjugés. Notre raison a fait un grand pas si elle nous dit qu'un Gentilhomme peut commercer.

On n'entendoit pas ce langage dans ces tems barbares du gouvernement féodal où la Noblesse tenoit la moitié de la France dans une indigne servitude. Elle n'avoit pas besoin du Commerce, puisqu'elle possedoit tout, les terres & les hommes; d'ailleurs on ne pensoit alors qu'à attaquer ou à se défendre, & l'épée paroissoit l'instrument le plus nécessaire à l'Etat.

On n'entendra pas ce langage en Allemagne. Un millier d'Altesses & un monde d'ancien Barons, en embrassant leurs Armoiries, crieroient au renversement de l'Empire. On l'entendra encore moins en Pologne: aussi-tôt cinquante mille Gentilshommes qui meurent de faim jureroient par leurs sabres de continuer à servir leurs égaux pour un honteux salaire, plutôt que de s'en-

richir & de se mettre en liberté par le Commerce. Tels sont les restes de l'esprit Gothique qui s'est conservé dans ces deux Etats plus qu'ailleurs.

Mais M. de Lassay sans voir de l'avilissement dans une Noblesse commerçante, y découvre un grand mal pour l'Etat; c'est prendre les choses du bon côté; *La Noblesse*, dit-il, *fournit un nombre infini d'Officiers en quoi consiste la plus grande force de nos armées, car les soldats des autres Nations sont du moins aussi bons que les nôtres & plus endurcis au travail.*

Ce nombre d'Officiers si nécessaire à l'Etat diminueroit-il effectivement, si dans chaque famille de la pauvre Noblesse il se trouvoit un enfant qui par le commerce fourniroit peut-être à son aîné de quoi faire campagne? Il s'en faut beaucoup que les places militaires soient en proportion avec la Noblesse, puisqu'en pleine guerre tant de Gentilshommes sollicitent inutilement de l'emploi. Si la crainte de diminuer le nombre des Officiers est une raison pour interdire le commerce à la No-

bleſſe, il faut donc auſſi lui fermer l'entrée, je ne dis pas des Cloîtres (la Nation le diroit pour moi) mais des Séminaires, ce qu'elle ne diroit pas. Il eſt cependant vrai que le commerce ne retrancheroit pas plus d'Officiers que l'Etat Eccléſiaſtique. Parlons plus exactement; il n'y a aucun retranchement, aucune diminution dès qu'on n'aplique ailleurs que l'excédent de la Nobleſſe: ne craignons pas la diſette d'Officiers. La volonté des pères nobles & le gout naturel des enfans y mettent bon ordre: un Gentilhomme eſt très-perſuadé qu'on ne ſert le Roi qu'avec les armes, il veut que ſon fils aîné joue le beau rolle, & en l'amuſant d'un hochet il lui montre une épée. L'enfant grandit & le premier coup d'œil ſur la vocation militaire lui découvre des agrémens de toute eſpéce, des chiens, des chevaux, des habits galans, le jeu, la table, des maîtreſſes. Il donne à corps perdu dans le ſervice du Roi. Ses frères en feroient vraîment bien autant, mais le Roi n'a pas beſoin de tant de ſerviteurs, il faut que l'Etat les prenne, &

pourquoi pas dans le commerce ? On voit par là que la Noblesse auroit toujours un fonds plus que suffisant pour commander nos troupes, quand même on en détacheroit quelques pauvres rejettons pour s'enrichir dans le négoce.

Mais c'est cette Noblesse, ajoute M. de Lassay, *qui nous a tant de fois donné la supériorité sur nos ennemis, & qui a sauvé la France dans les tems les plus malheureux. Il n'y a qu'à lire notre histoire pour en être instruit.*

Oui sans doute nous devons beaucoup à cette Noblesse, & nous nous flatons de lui devoir encore plus à l'avenir. Soit dit cependant sans exclusion d'un bon nombre de braves gens qui montrent aujourd'hui dans le service une ame noble sous la modestie d'une naissance bourgeoise. Le Roi s'en est apperçu, puisqu'il leur a marqué une place dans le Nobiliaire. L'histoire qui vante les Montmorency, les Turenne, célèbre aussi les Fabert & les Catinat, & je ne sais si les premiers Francs qui

fondérent notre Monarchie eurent d'autres titres de Nobleſſe que leur courage. Mais donnons à la propoſition plus d'étendue qu'on n'en demande. Suppoſons que ce ſoit à la Nobleſſe *ſeule* que la France ait dû ſes plus grands ſuccès. Je demande ſi un Capitaine qui auroit un frère propriétaire d'un Vaiſſeau, ou à la tête d'une Manufacture, en combattroit avec moins de valeur ? Le brave Amiral de Joyeuſe en avoit un ſous le froc.

L'Avocat de la Nobleſſe revient à la charge en fouillant une des ſources de la valeur, où il trouve que *les Gentilshommes animés par l'exemple de leurs pères & élevés dès leur enfance à n'éſpérer ni bien ni conſidération que par la guerre & les pèrils, y portent toutes leurs penſées. On ne leur parle d'autre choſe, & ils ſe forment preſqu'en naiſſant à cette valeur dont ils doivent tout attendre.* Convient-il de leur préſenter un autre objet ?

Ces Gentilshommes que je ſuppoſe au nombre de 4, dans une famille ſans

fortune pourroient dire à leur pere : Pourquoi nous induire en erreur ? Vous nous avez prêché dès le berceau que nous ne devions espérer ni bien ni considération que par la guerre & les périls : nous avons appris de bonne heure à jurer, à quereller, à insulter tout ce qui n'est pas noble, à manier les armes, à tirer sur les gardes de la chasse voisine, à dévaster des bleds, à estropier des payſans, à confondre le droit avec la force, nous nous sommes fait des ames de Tigres, nous voilà tous formés pour la guerrre. Mais nous nous appercevons que depuis que vous y avez envoyé notre aîné nous n'avons plus d'habit, & quelle peine encore n'avez-vous pas eue pour arracher cette Lieutenance ? Sans ce Seigneur que vous n'osez nommer en face *votre cousin*, vous manquiez le but. Il y a trois siècles que la fortune n'a visité ce vieux château, & nulle apparence que la fantaisie lui en prenne. Que faire de nos épées tandis que nous n'avons d'autre ennemi que la faim ?

Leur père auroit été peut-être plus

ſenſé ſi en deſcendant de ſon arbre généalogique il leur eût dit : Mes enfans, il eſt pluſieurs voyes pour arriver au bien & à la conſidération, la Guerre, la Robe, l'Egliſe, la Finance. Et à n'enviſager que la fortune, il y a encore le commerce où avec peu de choſe on fait beaucoup : il amène des richeſſes innocentes que perſonne ne cenſure. La protection qu'en tout autre état il faut acheter, les graces qui fuyent à meſure qu'on les pourſuit, l'intrigue, les baſſeſſes, le crime, tout cela n'a rien à faire ici, on ne dépend que de ſoi-même, de ſon travail & de ſon induſtrie. Mais il faut tout dire, en ſervant ſa famille & l'Etat par le commerce, on y vit avec peu de conſidération. Qui de vous aura aſſez de courage pour l'embraſſer ?

Au lieu de ces leçons qui pourront paroître raiſonnables à quelques perſonnes, ce pere imprudent n'a parlé que de valeur comme de l'unique ſource dont on doit tout attendre. L'attente eſt bien cruelle quand l'objet fuit toujours, & encore plus lorſqu'après

avoir vécu durement & s'être frotté d'huile comme les Athlètes on ne peut pas entrer dans la lice pour gagner la couronne.

Mais, reprend M. Laſſay. *ſi on ouvre aux Gentilshommes une autre porte, & ſi le Commerce leur eſt permis, ils ſuivront aiſément une route bien plus facile & moins périlleuſe qui les tirera de la pauvreté où ils ſont, & leur donnera des richeſſes aiſées à acquerir qui leur fourniront toutes les commodités & tous les plaiſirs que les hommes recherchent avec tant de ſoin. Que n'avoit déjà pas fait ſur eux le tems du ſyſtême du papier, quelque court qu'il ait été ? C'eſt un exemple qu'on ne doit jamais oublier.*

On nous dit que la route de la fortune eſt bien plus facile & moins périlleuſe par le Commerce que par la guerre. C'eſt une vérité : mais en conclure que la Nobleſſe placée entre l'une & l'autre préférera le Commerce par goût, c'eſt n'avoir pas comparé les attraits des deux états. L'un eſt

brillant, l'autre eſt modeſte. L'un le combine avec une belle oiſiveté, l'autre demande une application ſuivie; l'un ne veut que jouir, & l'autre amaſſer. La guerre, il eſt vrai, a des fatigues & des périls que le Commerce n'a pas : mais ces ſueurs, ces combats ne ſe préſentent que dans une perſpective éloignée, on y penſera quand on marchera à l'ennemi : Nos jeunes gens, diſoit Tacite, regardent le ſervice comme un état de diſſipation & de licence. Une vie libre, inappliquée, ſuſceptible de tous les plaiſirs, décente au milieu des vices, ſéduira toujours une jeuneſſe boüillante. On voit quelquefois d'anciens Militaires ſe dégouter des armes par les travaux & les périls qu'ils ont eſſuyés; mais où eſt l'adoleſcent au ſortir du collége qui refuſe l'épée, parce qu'un jour elle lui coutera de la peine & peut-être du ſang ? il n'en voit que la poignée & le nœud. Si la Nobleſſe ſe déterminoit à un genre de vie par la facilité de s'enrichir à couvert des dangers, elle ſe jetteroit dans le ſanctuaire

à s'y étouffer. Quelle route vers la fortune plus courte & moins périlleuſe, ſur-tout pour les grands noms auxquels ſont ſans doute attachées les grandes vertus! Cependant la Nobleſſe n'entre dans cette carrière qu'avec ménagement, pourquoi? parce qu'elle apperçoit à l'entrée l'étude, la décence, la réſerve, la gravité, la contrainte. Ce jeune Gentilhomme eſt effrayé, il recule. Il héſiteroit auſſi à l'aſpect du Commerce: mais l'autorité d'un pere qui prend la néceſſité pour Loi, feroit un Marchand comme elle fait un Abbé; & l'état Militaire auroit toujours la préférence, autant qu'elle ſeroit poſſible. Vouloir refuſer à la Nobleſſe un moyen de s'enrichir pour la tourner entierement du coté de la guerre, c'eſt très-ſouvent manquer le but. Elle reſte pauvre & ne combat pas, parce que pour combattre il faut des chevaux, des armes & un commencement de fortune. Le Commerce ne feroit donc pas la guerre à la guerre; & ce prétendu piége ne prendroit que ce que la raiſon dit de prendre. En vain nous rappelle-

pelle-t-on le tems du ſyſtême du papier : ſi nous devons nous en ſouvenir avec douleur, ce n'eſt point par le dégout qu'il put donner aux Militaires pour leur état, je crois qu'alors comme aujourd'hui dans tous les Régimens toutes les places étoient remplies. Quelle différence d'ailleurs de ce ſyſtême où un ſeul jour faiſoit une fortune, au Commerce qui demande des années ? loin de craindre que la Nobleſſe ne ſe tourne trop au Commerce, appréhendons bien plus qu'enchaînée par des préjugés elle n'y donne point du tout.

Mais voici une objection bien plus ſpécieuſe : *Les peres qui auront commencé ce genre de vie y éléveront leurs enfans & en peu de tems on verra diſparoître cet eſprit guerrier qui a toujours diſtingué la Nobleſſe Françoiſe, & on n'aura plus que des Négocians à la place de ces braves ſoldats tant vantés dans tous les tems.*

Si ce malheur nous menace, au lieu de renverſer les barriéres que nous

avons miſes entre le Commerce & la Nobleſſe, triplons-les. Nous avons beſoin de nos Scipions, puiſqu'il y a des Cartaginois. Mais eſt-il bien vrai qu'un pere qui auroit embraſſé le Commerce, y éleveroit ſes enfans ? Pas plus qu'un Magiſtrat n'éleve les ſiens dans la Robe : Il en donne auſſi à la Guerre, à l'Egliſe, à la Finance. Mais conſidérons ce qui ſe pratique dans le Commerce même tel qu'il eſt aujourd'hui : les faits ſont toujours au-deſſus des raiſonnemens. Jettons les yeux ſur ce Négociant Millionaire ; il n'a rien de plus preſſé que de faire ſes enfans plus grands que lui, & il place une Compagnie, un Régiment à la tête de ſes projets ; c'eſt beaucoup s'il ne renonce pas lui-même à un autre million qu'il pourroit gagner pour ſe faire Noble. Rapportons-nous-en à l'émulation Françoiſe. Pourquoi veut-on ſuppoſer que la Nobleſſe ſeroit plus conſtante dans un état qu'elle n'auroit embraſſé que par néceſſité & par raiſon ? Un pere de qualité qui auroit eu le front de s'enrichir en portant

notre ſuperflu à l'Etranger, rendroit bien-tôt à la guerre les enfans qu'il auroit faits dans le Commerce ; & ſa poſtérité ſeroit guerrière juſqu'à ce que par les dépenſes du ſervice ou par une brillante profuſion aſſez ordinaire à cet état, elle retombât dans la pauvreté pour ſe relever encore par le Commerce. Eût-il mieux valu que ce Gentilhomme fût reſté dans la fange d'un petit Fief, avec une épée inutile & dans un Célibat forcé qui n'auroit pas même le mérite de pſalmodier pour les Fidèles ? J'avoue qu'il n'aura pas l'eſprit guerrier, il n'en a pas beſoin, & on ne le lui demande pas ; mais rien n'empêche que ſes enfans ne le prennent : le fils d'un Maréchal de France prend bien l'eſprit de l'Epiſcopat ? Il n'eſt donc pas vrai qu'on n'aura plus que des Négocians à la place de ces braves ſoldats tant vantés dans tous les tems : voilà des larmes perdues. On aura un certain nombre de riches Négocians à la place de ces Nobles indigens à qui la miſére ferme toutes les portes, celle de la

guerre comme les autres ; & leurs enfans deviendront de braves ſoldats qu'on vantera comme leurs ayeux.

M. de Laſſay étoit vivement frappé de l'effrayant tableau qui ne preſenteroit plus que des Négocians dans la Nobleſſe ; car il s'écrie. *Si ce malheur arrivoit les conſéquences ſont aiſées à tirer, & il n'eſt pas difficile de juger ce qu'il en coûteroit à la France qui eſt un Royaume établi par les armes & qui eſt ſitué de façon qu'il ne peut ſe ſoutenir que par ces mêmes armes qui l'ont fondé.*

Avec des ſuppoſitions on déplaceroit la terre : Archimède, pour y reuſſir, ne demandoit que deux choſes ; un point fixe dans les airs, & un levier aſſez long. Quelle machine aſſez forte jetteroit donc toute la Nobleſſe dans le Commerce ? Il faudroit pour cela qu'elle fût toute pauvre & en même tems qu'elle ne pût s'enrichir par ce même Commerce. Suppoſez-la riche, elle ne l'embraſſera pas ; qu'elle ſoit pauvre, elle le quittera quand elle

ſera riche pour courir aux lauriers Militaires.

On nous rappelle que ce Royaume a été établi par les armes. J'aimerois bien mieux qu'on nous apprît qu'il fut fondé par la Juſtice, & que ces anciens Gaulois las du joug des Romains ſe livrérent volontairement à Pharamond ou à Clovis.

On obſerve encore que *ce Royaume eſt ſitué de façon qu'il ne peut ſe ſoutenir que par ces mêmes armes qui l'ont fondé.* Eh ! qui eſt-ce qui parle de briſer nos armes ? Le Commerce nous donneroit des canons ſi nous n'en avions pas ; & peut-être lui devons-nous ceux que nous avons. Je pourrois, ſi je le voulois, me ſervir des raiſons de l'Obſervateur contre l'Obſervateur lui-même. Je pourrois démontrer que la France dans la poſition actuelle de l'Europe, ne peut ſe ſoutenir que par le Commerce, d'où je conclurois que toute la Nobleſſe doit s'y porter, comme il conclud, lui, que toute la Nobleſſe doit courir aux armes parce que le Royaume ne

peut se soutenir que par les armes. Mais je conclurois mal : il est un sage milieu entre ces deux extremités ; de la masse noble il faut en réserver pour les combats la quantité nécessaire & livrer l'excédent au Commerce. On trouvera des guerriers, on en trouvera de reste dans la partie qui pourra fournir aux dépenses du service.

Toutes les objections se réduisent à une : On craint que la Patrie ne manque de défenseurs. Quel nombre exige-t-elle ? Le total de nos troupes, en tems de paix, monte à deux cens vingt mille hommes sous la conduite de quinze mille Officiers. Mais il faut penser à la guerre : soit. Lorsque Louis XIV. attaquoit l'Europe par terre & par mer il commandoit à cinq cens mille combattans, parmi lesquels on comptoit trente mille Officiers ; nous ne serons jamais obligés à de plus grands efforts. D'autre part j'ai voulu connoître la masse de la Noblesse Françoise. Les oracles que j'ai interrogés ne m'ont répondu que par leur embarras. Si j'avois demandé combien il y a de voi-

tures élégantes dans cette Capitale, combien il a paru de nouvelles modes depuis le commencement de ce régne, on me l'auroit dit. Au défaut d'un calcul éxact l'approximation eſt ici néceſſaire.

La France dans ſa ſurface contient trente mille lieues carrées, (*a*) ſans y comprendre la Lorraine qui a auſſi ſa Nobleſſe ; chaque lieue carrée préſente à peu près deux maiſons Nobles, que l'on peut regarder comme deux berceaux, pour ſix Gentilshommes, compenſation faite du fort & du foible ; ſomme toute, cent quatre-vingt mille. Mais il en eſt encore un plus grand nombre répandu dans les Villes, ſur tout depuis que pour la commodité des Citoyens la Nobleſſe s'achette. Pour ne rien outrer, reſtons plutôt au-deſſous de la réalité, & ne donnons à l'ordre de la Nobleſſe que trois cens ſoixante mille individus.

Si tant de bras étoient néceſſaires à la défenſe de la Patrie je ne parlerois plus de Commerce : le Prêtre mê-

(*a*) M. de Vauban, Traité de la Dixme Royale.

me, lorsqu'elle est en danger, doit quitter l'Autel, à l'exemple de Mathatias pour courir aux armes. Mais nous sommes bien éloignés de cette extrémité, puisque nous pouvons donner le mouvement à cinq cens mille soldats avec trente mille Officiers. Que deviendront les trois cens trente mille Nobles que la guerre refuse ? On diroit que le Marquis de Lassay a pris plaisir à enfanter des monstres pour avoir la gloire de les combattre.

Certainement je n'aurois pas imaginé avec lui que toute la Noblesse Françoise seroit toujours assez occupée à verser du sang, & encore moins qu'elle dût se précipiter en foule dans le Commerce aussi-tôt qu'on lui en ouvriroit la barrière. Cette crainte qui part plutôt d'un cœur Citoyen, (qualité bien rare) que d'une combinaison réfléchie, marque du moins que le Commerce offriroit de grands biens à la Noblesse. Pour les apprécier il faudroit voir de près les maux qui l'affligent.

Ce n'est pas du centre du luxe ni du sein

ſein d'une pompe bruyante qu'on peut entendre les ſoupirs d'une Nobleſſe qui gémit au loin en mêlant ſes larmes avec celles du Laboureur. Il ne faut pas même la juger par quelques échapés de la croupe qui viennent de tems à autre ſolliciter un Procès ou mendier une protection dans cette Capitale. Ces malheureux d'autant plus malheureux qu'ils ſont Nobles, nous dérobent une partie de leur misère pour ne pas trop rougir. Ce voyage néceſſaire & ſouvent inutile dévore leur ſubſiſtance pour pluſieurs années.

Suivons-les dans leur retour. Parcourons avec eux ces Terres Seigneuriales qui ne peuvent pas nourrir leur Seigneurs. Voyez ces Métairies ſans beſtiaux, ces Champs mal cultivés ou qui reſtent incultes, ces moiſſons languiſſantes qu'un créancier attend une ſentence à la main, ce château qui menace ſes maîtres, une famille ſans éducation comme ſans habits, un père & une mère qui ne ſont unis que pour pleurer. A quoi ſervent ces marques d'honneur que l'indigence dégrade,

ces armoiries rongées par le tems, ce banc distingué dans la Parroisse où l'on devroit attacher un tronc au profit du Seigneur, ces prières nominales que le Curé, s'il osoit, convertiroit en recommandation à la charité des fidéles, cette chasse qui ne donne du plaisir qu'à ceux qui ont de l'aisance, & qui devient un métier pour ceux qui n'en ont pas, ce droit de Justice qui s'avilit sous l'infortune, & s'exerce mal?

Un état si violent ne sauroit durer. Il finira par un autre encore plus violent. Ces terres vont passer dans les mains d'un Haut & Puissant Seigneur qui veut agrandir son Parc, ou dans celles d'un parvenu qui s'ennuye de porter son nom. Je n'examine point si des hommes nouveaux qui s'élévent par le travail, ne sont pas plus estimables que des anciens nobles qui tombent par l'oisiveté. Quoi qu'il en soit, pour prévenir la chute de la Noblesse, donnons-lui le commerce pour appui, elle y trouvera la conservation & l'amélioration de ses terres, l'agrandisse-

ment de ſes poſſeſſions, l'affermiſſement de ſes droits, la ſureté de ſes priviléges, la conſidération de ſes Vaſſaux, l'éducation & l'établiſſement de ſes enfans. Que faut-il pour tout cela ? Des richeſſes. Le commerce les donne.

Il n'en eſt pas du commerce comme des autres états de la vie. Le Militaire sème pour récueillir dans ſa vieilleſſe, & quelle récolte encore ? Que de mécontens qui ſe plaignent d'avoir conſumé leur patrimoine en moiſſonnant des lauriers ! le Négociant recueille en même tems qu'il sème, & jeune encore il montre les fruits de ſon travail. L'Homme de Loix achète le droit de juger pour l'exercer à ſes dépens : le Négociant achète ce qui eſt fait pour être acheté, & c'eſt pour s'en défaire avec profit. Le ſervice des Autels préſente la fortune, mais pour y être admis, il faut des études couteuſes & des titres de ſcience qu'on n'obtient qu'à prix d'argent ; où prendre de l'or quand on n'a que de la nobleſſe ? Le commerce nourrit ſes élèves preſqu'auſſitôt qu'il les forme. La Finance même,

cet état si commode pour la rapidité & les excès de la fortune, demande des fonds & une protection tranchante que tout le monde n'a pas : le commerce se protège lui-même & il n'exige que les fonds qu'on peut avoir. C'est un vaste champ où chacun recueille à proportion de ce qu'il a semé, & dans lequel une moisson en prépare toujours une autre plus abondante. On connoît en Angleterre plus de six mille Gentilshommes qui jouissent de dix mille liv. de rente ; & un revenu de cent mille n'y est pas rare. Voilà les fruits du commerce, arbre d'une fécondité inépuisable.

O vous qui dépérissez chaque jour avec votre fief, vous qui ne revivez dans vos enfans que pour leur partager vos malheurs, jettez les yeux sur cet arbre, & parmi la quantité prodigieuse de branches qu'il vous offre vous en trouverez sans doute une à votre portée. Voyez ce petit rameau que ce rustre votre vassal a saisi. Il le nourrit, il l'habille lui & sa famille, tandis que la votre vous arrache des soupirs. Si

vous pouviez douter un moment du bonheur qui vous attend dans le commerce, les habitans de Lyon, de Bordeaux, de Nantes, de Marseille vous diroient: regardez-nous. Un Gentilhomme, en laissant à ses enfans le commerce pour héritage, leur laisseroit un bien qui se multiplieroit à proportion de leur nombre. Il n'en est pas de même des arpens de terre qu'il peut leur partager. La Noblesse se plaint quelquefois d'avoir été subjuguée par un Cardinal despotique; le commerce la releveroit. On n'a point de force, à peine a-t'on une ame dans l'indigence. Tel qui rampe dans la poussiere se seroit élevé aux premieres places s'il avoit eu de la fortune.

Haud facilè emergunt quorum virtutibus obstat
Res angusta domi. . . . . .

Doit-on permettre à la Noblesse de commercer, ou doit-on lui permettre de s'enrichir? C'est une même question. On ne demande donc pas si le commerce seroit avantageux à la Noblesse, parce qu'on ne demande pas si le soleil

échauffe. Mais on examine si le commerce exercé par la Noblesse seroit utile à l'Etat, & on est bien fondé à établir ainsi la question. S'il y avoit dans un état une profession douce, commode, fructueuse pour ceux qui l'embrasseroient, mais inutile à la Patrie, il faudroit, quelque sacrée qu'elle pût paroître, en saper les fondemens. C'est une nécessité d'ordre que les petites roues des fortunes particulières s'engrènent avec la grande roue de la fortune publique. Sachons donc quels avantages l'Etat pourroit tirer d'une Noblesse commerçante.

D'abord elle seroit occupée. Si la terre produisoit d'elle-même le nécessaire & le superflu, si le jardin d'Edem aussi étendu qu'elle, offroit à toute la postérité d'Adam la même mesure de biens, si tous les hommes vivoient égaux comme la nature les a faits, il resteroit encore un grand embarras : à quoi les occuperoit-on ? Les passions dans l'oisiveté acquièrent des forces, s'entrechoquent plus violemment, troublent l'harmonie générale. Lycur-

gue, après avoir partagé toutes les terres également aux Spartiates, après avoir arrêté le mouvement de la fortune en décriant l'or & l'argent, après avoir abandonné l'Agriculture, les Arts & le Commerce aux eſclaves & aux étrangers, ne voulant pour Citoyens que des guerriers, ſentit pourtant que cette Nation de guerriers n'auroit pas toujours les armes à la main, & qu'il falloit néceſſairement l'occuper, ſans quoi Sparte retomberoit bientôt dans ſes premiers déſordres : de-là ces repas publics, ces converſations dans des ſalles communes, ces courſes de chevaux & de chariots, ces jeux, ces combats gymniques, ces exercices de toute eſpèce qui les tenoient toujours en haleine. La Nobleſſe Françaiſe, en tems de paix, eſt un corps paralytique ſans mouvement & ſans action, diraije ſans idées ? Ce tems de paix peut être long. Il a duré vingt ans ſans interruption en commençant ce règne, qui ſçait s'il ne le finira pas ? Heureuſement pour les peuples les Souverains ſe craignent mutuellement. Le ſyſtême

d'un équilibre de puissance tout imparfait qu'il est, & qu'il sera toujours, épargne pourtant beaucoup de sang. La négociation termine plus de différends que le canon, & tandis que les Lions s'enchaînent les uns les autres, les troupeaux sont tranquilles

Mais supposons la guerre. Nous ne sommes plus dans ces siécles où nos Rois n'ayant point de troupes réglées, point d'armées subsistantes, ils étoient obligés de convoquer l'Arrière-ban. Alors la Noblesse étoit toujours bottée. Aujourd'hui paix ou guerre, elle se promène en grand nombre dans nos villes & nos campagnes, sans savoir ce qu'elle fera de son éxistence; & si enfin elle vient à s'ennuyer de cette végétation, elle va dans le service étranger tourner ses armes contre nous. Pour l'occuper chez nous il faut lui offrir un état dont le vaste sein puisse recevoir quiconque se présente. Cet état n'est ni l'Epée ni la Robe, tant d'aspirans refusés en rendent témoignage. Ce n'est pas même l'Eglise malgré le grand nombre de ses places.

& ſes tréſorts ſi enviés ; ſi la boufiſſure de quelques-uns de ſes Miniſtres rend les autres étiques, la foule des ſurnuméraires y contribue autant. L'état que nous cherchons c'eſt le Commerce. Plus il compte de ſujets, plus il multiplie ſes reſſources ; c'eſt une nourrice qui partage ſon lait ſans l'épuiſer, c'eſt une mine qui donne joujours à ceux qui fouillent ; & parce qu'elle donne toujours on veut toujours fouiller. De-là naîtroit pour la Nobleſſe une action continuelle.

Le premier qui a dit, qu'il vaudroit mieux faire des riens que de ne rien faire, connoiſſoit bien les dangers de l'oiſiveté. Nos faiſeurs de Romans, d'Hiſtoriettes, de Vaudevilles, de Relations pour le Pont-Neuf, ne les regardons pas comme des Citoyens tout-a-fait inutiles. Ils contribuent à la ſubſiſtance des Libraires & des ouvriers, ils augmentent le Commerce. Laiſſons-les faire pourvû qu'ils ne bleſſent ni les mœurs ni les loix. Ils n'ont de talent que pour cela, l'oiſiveté ſeroit bien pire. Qu'on interroge les ſcélé-

rats qui expirent dans les ſupplices, ce ſont des gens oiſifs que la débauche ou le jeu, enfans du deſœuvrement, ont pouſſés au crime. Si l'honneur met un frein à la Nobleſſe contre les forfaits que l'échafaud punit, il ne l'empêche pas d'adopter tous les vices qui peuvent l'étourdir ſur ſon infortune & la diſtraire de ſes ennuis ; vices qui relâchent les liens de la ſocieté s'il ne les rompent pas. Tout ce que la Morale a pu dire contre l'oiſiveté ſera toujours trop foible tant qu'on n'en fera pas un crime d'Etat ; & en effet demander à vivre ſans travailler, n'eſt-ce pas un vol continuel fait à la Nation ? Occuper tous les ordres de la Monarchie, de queque façon que ce fût, ce ſeroit un bien ; mais les occuper utilement ſeroit le chef-d'œuvre de la politique. Platon dans ſa *République* tendoit à ce grand but. Homére en peignant ſes Héros leur donne des talens avec de la valeur : Phéréclus conſtruiſoit des Vaiſſeaux ; je crois voir le Héros de la Ruſſie la hache à la main dans les chantiers de la Hol-

lande. Les Dieux même d'Homère bien différens de ceux d'Epicure, ne reſtoient pas oiſifs lorſqu'ils venoient habiter cette terre ; Apollon & Neptune bâtirent les murs de Troye. Il faut ſe conformer au tems. L'Empire des Arts compte aſſez de ſujets, celui des Sciences en a trop, le Commerce en manque.

Laiſſons croire aux Grands de la Nation, puiſqu'ils le veulent, ce que crurent autrefois les Patriciens de Rome corrompue, que la naiſſance eſt le premier mérite. La Nobleſſe ſubalterne n'étant appuyée ni ſur la fortune ni ſur la faveur, ni ſur les grands titres perdroit tout par cette erreur, & l'Etat y perdroit encore plus. C'eſt bien aſſez, c'eſt trop que la partie Militaire de la Nobleſſe ſoit frapée d'engourdiſſement auſſi-tôt que l'ennemi a diſparu, faut-il encore que celle qui ne combat pas conſume ſes jours dans une léthargie continuelle ? Occupons-la du Commerce & de ſes travaux, nous verrons ſortir des biens immenſes pour la Patrie, une culture plus

étendue, une population plus nombreuse, une consommation plus forte, une navigation plus grande. Tout cela est-il bien vû ? c'est ce qu'il faut examiner.

Une culture plus étendue.

Il est passé ce premier âge du monde où tous les hommes étant Nobles, personne ne s'éxemptoit de cultiver la terre ; & malgré l'arrêt de Dieu qui condamna l'homme à manger son pain à la sueur de son front, il se trouve aujourd'hui que ceux qui jouissent de tout, sont précisément ceux qui suent le moins. Ce nouvel ordre de choses, loin de diminuer la nécessité de la culture, l'augmente. Plus il y aura de gens qui se reposeront, plus il faudra que les autres travaillent pour se nourrir eux & les gens oisifs. C'étoit une maxime des anciens Chinois que s'il y avoit un homme qui ne labourât point, quelqu'un souffroit la faim dans l'Empire ; & sur ce principe un de leurs Empereurs de la famille des *Tang* fit détruire une infinité de Monastères

de Bonzes dont la dévotion affamoit l'Empire. La culture des terres eſt le premier objet de la légiſlation.

Autrefois la Nobleſſe Françoiſe n'étoit pas embarraſſée pour la culture de ſes fiefs, elle avoit ſous ſa main un peuple de ſerfs qui labourroient à commandement. La Nation en ſecouant ſa barbarie, s'eſt miſe en liberté à quelques égards, & aujourd'hui ſi la Nobleſſe veut recueillir, elle eſt obligée de louer des bras & de forcer la terre avec de l'argent : des marais à deſſécher, des eaux à conduire, des terrains à défricher ou à rendre plus meubles, des bois à planter, des beſtiaux à nourrir, dépenſes conſidérables. Une Nobleſſe ſans fortune y ſuffira-t-elle ? Loin de déſſécher elle ſe laiſſe inonder, au lieu de défricher elle voit croître des ronces où il n'y en avoit point. Elle ne plante pas, mais elle coupe. Elle épargne à la terre les hommes & les beſtiaux pour ménager la dépenſe ; & la terre qui ne donne qu'en raiſon de la culture refuſe ſes dons ; preſſée par

le besoin la Noblesse a plus d'une fois mangé ses moissons dans la semence.

Si cette dévastation ne tomboit que sur elle il faudroit en être touché : mais elle attaque le corps de l'Etat ; & c'est un mal qui demande le remède le plus prompt. Tâchons de sonder la profondeur de la playe.

M. de Vauban, ce Guerrier Citoyen qui d'une main élevoit nos forteresses & de l'autre mesuroit nos terres, ce Héros patriote qui, si on l'eût écouté, nous eût fait plus de bien par le système de la Dixme Royale qu'en prenant des villes, M de Vauban nous dit que la France contient environ 82. millions d'arpens de terres labourables, & qu'elle peut nourrir de son crû jusqu'à 26. millions d'habitans. Or nous savons d'ailleurs que pour en nourrir 18. millions seulement elle a souvent recours à l'étranger. Là-dessus je fais ce calcul : Si 82. millions d'arpens suffisent à 26. millions de bouches, il ne faut que 57. millions d'arpens pour nourrir notre population actuelle, qui est de 18. millions. Et si je me piquois ici d'éxactitude je la trouverois moins nombreuse. Laissons

pour un moment ce triſte point de vuë, & concluons : il y a donc 25. millions d'arpens en pure perte. Et de ce nombre je penſe qu'on peut bien en mettre une grande partie ſur le compte de la pauvre Nobleſſe : voici mes raiſons. Il eſt tout ſimple que les riches faſſent donner à leurs terres la culture convenable, par-là même qu'ils ſont riches. Il eſt très-croyable encore que le laboureur proprietaire qui cultive par ſes mains, ne néglige rien, il cultive aux moindres frais poſſibles. Il n'en eſt pas de même du pauvre Gentilhomme : s'il fait valoir, les frais de la culture l'excedent, il laiſſe en friche des terrains dont le défrichement lui ôteroit ſa ſubſiſtance préſente : s'il ſe livre à un Fermier, cet uſufruitier paſſager n'enviſage que ce qui eſt actuellement en valeur, il y conforme ſon bail, & penſe plutôt à épuiſer le fonds qu'à l'améliorer. N'y eût-il que 10, 12. millions d'arpens frapés de ſtérilité ſous les mains de la Nobleſſe ; quelle perte !

Tournons la Nobleſſe du côté du Commerce, & la fécondité prendra la

place de la disette. Le Commerce étend & perfectione la culture des terres. Voilà ce que l'Angleterre a éprouvé. Nous lui avons donné des leçons, de goût, de politesse, de tons, de manières, d'Arts agréables, souffrons qu'elle nous apprenne les rapports du Commerce avec l'Agriculture. Maîtres dans la Sphère du bel esprit: nous ne rougirons peut-être pas de n'être qu'écoliers dans le laboratoire du sens commun.

En 1545. les Anglais ne faisoient presque point de commerce; & leurs terres, comme il arrive dans une Nation pauvre, n'étoient que foiblement cultivées. Celles de la Noblesse qui ne pensoit alors qu'à rompre des lances dans un tournoi ou à se signaler sur un champ de bataille, furent sans doute les plus négligées. Le Commerce parut, & la terre reçut une plus grande culture. Cependant il ne se soutint pas dans ce premier mouvement. Il eut des tems de langueur; vint une femme, *ou plutôt un grand homme*, la Reine *Elizabeth*, qui lui communiqua la vigueur de son ame. Et un Usurpateur dont on maudit

la

la mémoire, en jouissant de son génie. *Cromwel*, les yeux fixés sur le Commerce comme sur *l'arbre de vie*, en montra toutes les branches sur la mer & sur la terre. Nobles & Roturiers, tous s'y attacherent. Et dès lors les terres parurent prendre un nouvel être. On diroit qu'il s'est fait quelque grande révolution dans le Physique de cette Isle, & qu'un autre soleil la féconde. Sous Henri VIII. elle pouvoit à peine vivre de son crû, l'exportation des grains étoit rigoureusement défendue. Sous Charles II, il a fallu penser aux débouchés. L'Angleterre ouvre aujourd'hui ses magasins à la Hollande, à l'Espagne, au Portugal, le dirai-je? à nous-mêmes qui la nourrissions autrefois. Il n'est cependant aucun pays où, dans une étendue égale, il se fasse une aussi grande consommation de grains. L'Excise sur la Bière double seulement, rapporte au Gouvernement plus de 19. millions de notre monnoye. Le laboureur qui chez nous borne son ambition à pouvoir payer la Taille en arrachant le pain de la main de ses enfans, le laboureur a vu

croître sa fortune avec le Commerce. Le grand nombre compte 50, 100, & 200. livres sterlings de revenu. On en voit même qui tirent de leurs terres plus de 1000. livres sterlings.

Mais renfermons-nous dans les terres de la Noblesse Françoise & comptons ce que l'Etat pourroit en retirer. Nous avons dit que des 25. millions d'arpens qui restent incultes dans le Royaume, ou qui sont mal cultivés, une grande partie doit être imputée à la Noblesse. Que ce soit 10, peut-être 12 millions, & que la Noblesse enrichie par le Commerce les mette en valeur; de cette culture je vois sortir la subsistance de 3 ou 4 millions d'hommes. Voilà de quoi alimenter plusieurs de nos provinces. L'Angleterre en approvisionne quelques-unes, tantôt l'une, tantôt l'autre, selon le besoin, & nous lui portons notre argent, c'est-à-dire, que nous lui donnons des armes pour ajouter à celles qu'elle forge sans cesse contre nous. Ouvrons enfin les yeux & nous appercevrons que l'Agriculture & le Commerce marchent toujours d'un pas égal.

Qu'on parcoure la France, on ne trouvera point de terres aussi fécondes que celles qui avoisinent les Villes riches, c'est-à-dire, les villes de commerce. Les raisons en sont frapantes. La terre pour se couvrir de richesses ouvre son sein à la culture : le commerçant dont l'objet est de s'enrichir, ne laisse rien d'inculte. La terre ne produit abondamment que sous les travaux multipliés des hommes & des bêtes : le commerçant ne fait attendre ni au cultivateur son salaire, ni au bœuf sa nourriture. Il est des terreins avares qu'on doit forcer à donner par des avances considérables, le commerçant est en état d'y répondre. Il supporte des non-valeurs de plusieurs années dans l'espérance de se dédommager un jour. Voilà les opérations que notre pauvre Noblesse feroit sur les terres si elle devenoit commerçante ; & par cette culture elle vengeroit l'Etat du tort que lui font en cette partie les Grands & les Financiers. Ces hommes qu'après les Rois nous appellons les Dieux de la terre, ne la traitent pas comme elle

doit l'être pour le bien public. Ils l'amusent dans de vastes jardins comme si elle n'avoit pas d'habitans à nourrir. Ici ils la couvrent de sable, là ils lui demandent des fleurs & non des fruits, plus loin un ombrage agréable. Ce ne seroit rien. Ils l'enferment dans des parcs aussi grands que des forêts; ils en ont chassé le bœuf & le mouton pour y loger la bête fauve, & ils en ont banni la charue pour y rouler des équipages. On y voyoit autrefois des hameaux, des familles de cultivateurs, des moissons, des pâturages & des troupeaux. Les plaisirs de nos Lucullus ont envahi les plaines de Cérès.

Je dis qu'on y voyoit des troupeaux. Ce fut jadis la richesse des premiers hommes; & au fonds les choses ont-elles tant changé? Ce n'est pas l'or qui laboure nos terres, c'est le bœuf. Ce n'est pas le diamant qui nous habille, c'est la toison du mouton. Ne perdons pas de vûe les terres de la Noblesse remises en valeur. Quelle multiplication n'y verroit-on pas de ces deux espéces si nécessaires? Il nous arriveroit, si

nous le voulions bien efficacement, ce qui est arrivé à l'Angleterre. Depuis le régne d'Elizabeth, époque fameuse de son commerce, le bœuf y est devenu si commun, qu'il auroit fallu en arrêter la multiplication sans les débouchés qui se sont offerts. On le sale pour les colonies de l'Amérique & nous en achetons pour approvisioner notre marine marchande & militaire. Autre tribut que nous payons à une Nation rivale, & il est des cas où nous souhaitons envain de le payer, où elle veut prendre & ne rien donner. Pour le mouton, qui croiroit qu'aux environs de Dorchester, dans un circuit de deux lieues, à l'occasion d'une gageure, on en a compté six cens mille? Il ne faut plus s'étonner s'il part tous les ans des ports de la Grande-Bretagne pour la Moscovie seule 150. Vaisseaux chargés de 30. mille pièces d'étoffes de laine. C'est une vente de 160. millions de livres. Les Argonautes allèrent chercher la Toison-d'or dans un pays éloigné, les Anglais l'ont trouvée dans le sein de leur Patrie. Tout se tient dans la for-

tune d'un état. Le commerce met l'Agriculture dans la plus grande action ; l'Agriculture favorise la multiplication des troupeaux, & les troupeaux donnent des matières premières aux manufactures ; cette chaîne d'or que la pauvreté de la Noblesse a rompue se renoueroit par son commerce, & ses terres en se couvrant de riches moissons fourniroient aussi toutes sortes de denrées de première nécessité. Mais la perspective s'étend. Si la noblesse commerçoit nous joindrions à une culture plus grande,

Une population plus nombreuse:

Avantage que tous les chefs de Nation ont procuré de toutes leurs forces. Moyse vouloit une postérité aussi multipliée que les sables de la mer. Romulus en montrant l'empire du monde aux Romains leur imposoit la nécessité d'une grande propagation. Personne n'ignore que plus un état est peuplé, plus il est riche : qui pourroit nombrer les richesses de la chine ? On sait encore

que plus il est peuplé, plus il est fort: les Goths & les Sarazins envahirent plus de pays par leur multitude que par la science de la guerre. De-là il faut conclure que le plus grand mal qui puisse affliger un Etat, c'est la dépopulation.

Si cette maladie nous mine, des Spéculatifs en cherchent la cause dans la Religion même que nous professons. Ils disent que la loi d'une seule femme ne promet pas autant d'enfans que la Polygamie; que l'indissolubilité du Mariage ne peuple pas comme le divorce; que le zéle de l'homme a plus exigé que Dieu, le célibat du Sanctuaire & du Cloître, deux goufres sacrés où se perdent les races futures. Ils ajoutent que l'intolérance dont nous nous piquons, chasse les enfans de la maison, & repousse les étrangers, tandis que Rome même donne retraite aux Juifs. Ils n'oublient pas la révocation de l'Edit de Nantes, qui nous enleva un vingtième de notre population. Ils calculent même, ils marquent le tems où les Puissances Hétérodoxes, en rai-

son de leur population, étoufferont, subjugueront les vrais Croyans.

Ces téméraires qui veulent tout voir, tout discuter, feroient bien mieux de fermer les yeux & de croire. Prétendent-ils surmonter la Religion qui surmonte tout? D'autres attribuent notre dépopulation à la façon de lever les Impôts, façon qui les multiplie. Ils soutiennent que moins il en entre dans le trésor public, plus il faut qu'il exige; que plus il exige, plus la difficulté de la subsistance s'augmente, & qu'on ne peuple point où l'on ne peut pas vivre. Mais la Finance répond que la science sublime des Tributs est un mystère. Ne portons donc nos regards que sur des objets permis, & n'apliquons des remèdes qu'aux maladies qu'on peut guérir.

Il est très-réel que la France se dépeuple. Puffendorf dit que sous Charles IX. elle nourrissoit vingt millions d'Habitans. M. de Vauban, un siécle après, n'en comptoit que dix-neuf, & aujourd'hui nous sommes réduits à dix-huit. Si chaque siécle nous ôte un million

lion de Citoyens, irons-nous loin? Il est vrai encore que de tous les ordres de l'état (si on excepte ceux où l'on fait vœu de laisser périr la Nation,) celui qui peuple le moins c'est la Noblesse. Qu'on parcoure les grandes maisons, à peine y aperçoit-on un héritier: trois ou quatre générations dans la même Ligne deviennent des phénomènes. Le libertinage ne laisse plus de sens pour les plaisirs de l'innocence. Des courtisanes stériles ont pris la place des femmes fécondes; & celles-ci se vengent de leurs maris, sans donner des familles. La même stérilité accompagne l'indigence; les extrémités se touchent: la pauvre Noblesse fuit le Mariage comme un fardeau qui l'accableroit.

Pour se marier, il faut au mari quelque sorte de fortune, ou la femme doit en apporter une. Mais selon nos mœurs présentes celui qui n'a que de la misère trouve encore de la misère.

Pour se marier il faut pressentir un sort heureux pour sa postérité. Les femmes de l'Amérique se faisoient, avorter pour ne pas donner à leurs

enfans des maîtres auſſi cruels que les Eſpagnols. Nos mœurs ſont trop douces pour en venir à ces excès ; mais l'indigence eſt un maître trop dur, on ne ſe marie pas.

Pour ſe marier il faut, quelque modeſte que l'on ſoit, participer un peu au luxe public. De quelle main toucher au ſuperflu quand le néceſſaire manque.

Nous ſommes arrivés à ces tems malheureux qui faiſoient gémir Auguſte & tous les ſages de Rome. Le nombre des Mariages étoit extrémement diminué dans l'ordre des Chevaliers. On avoit fait mettre d'un coté ceux qui étoient mariés, & de l'autre ceux qui ne l'étoient pas ; ces derniers avoient paru en plus grand nombre. Si nous faiſions la revûe de notre pauvre Nobleſſe qu'y verrions-nous ? Un aîné, s'il le peut, prend le parti des armes ; ſe mariera-t-il un jour ? Il l'ignore. Les cadets épouſent une croix de Malthe, un Rabat ou un Froc. Souvent même ſans embraſſer aucun état ils reſtent dans un Célibat auſſi dangereux pour les mœurs qu'inutile à la

propagation ; & les filles vont immoler leur fécondité dans un Cloître. Dans l'Isle Formose où la propagation est excessive, si les femmes n'ont pas trente-cinq ans, la Prêtresse leur foule le ventre pour détruire leur fruit. Nous faisons pis. Jamais on ne se plaignit tant du Monachisme qui fait mourir à l'Etat tant de sujets des deux sèxes. Je n'éxamine pas si ces plantes célestes sont bonnes pour la terre : M. de Vauban disoit deja : *Qu'elles foisonnoient trop dans le Royaume & qu'il faudroit en arrêter l'accroissement.* S'il y avoit plus de Commerce il y auroit moins de pauvres ; & s'il y avoit moins de pauvres, il y auroit moins de Moines. Cette vocation ne descend ordinairement que sur l'infortune.

Enrichissons la Noblesse par le Commerce, elle se mariera. L'expérience nous apprend que par-tout où il se trouve une place où deux personnes peuvent vivre commodément, il se fait un mariage. Le Commerce marque une infinité de places où la subsistance

devient facile, & il seconde le vœu de la nature. C'est ainsi que dans les Ports de mer où les hommes s'exposent à mille dangers, & vont mourir ou vivre dans des climats reculés, on voit plus d'enfans qu'ailleurs. Le Commerce a des rapports avec le Mariage que les autres états n'ont pas. Se marier, pour l'homme de Robe, pour le Militaire, c'est prendre une compagne qui n'apporte aucun talent utile, mais des goûts trop souvent ruineux, de l'indolence & du luxe. C'est un poids dont on hésite à se changer, & on vieillit en délibérant. Le Commerçant trouve dans sa femme un associé à ses travaux. Peser, mesurer, calculer, connoître les matières de Commerce, tout-cela n'excède point la portée du sexe & cadre fort bien à l'ordre public; ensorte que si le Commerçant manquoit de goût pour le Mariage, il s'y porteroit par raison & par nécessité. Que de rejettons d'une Noblesse Commerçante!

Je crains cependant que des gens superficiels ne regardent cette augmen-

ration de Citoyens comme un petit objet dans un Etat si grand. Si on nous parloit, diront-ils d'augmenter la population dans tous les ordres, nous écouterions. Rome écouta pourtant lorsqu'Auguste voulut ranimer les Mariages dans l'ordre équestre. Tout fut employé, peines & récompenses pour en venir à bout. Mais cet objet seroit-il effectivement si petit ?

On a observé en France, en Angleterre, en Allemagne, & dans presque toute l'Europe que la proportion suivant laquelle les hommes se multiplient, est la proportion double. Le monde, selon Moyse, a commencé par un seul Mariage, & il a doublé tous les 20. ans ; âge où tous les hommes sont propres à se multiplier. Par cette règle, à la révolution du second siécle il y avoit sur la terre 512. hommes. Mais il ne s'agit pas dans la question présente de commencer par un seul Mariage. Le Commerce, qu'on peut appeller le pere du Mariage, en feroit éclore plusieurs milliers dans cette Noblesse que l'infortune condamne au

célibat. Supoſons-les faits il y a deux ſiécles; deux mille ſeulement, quel produit nous en reſteroit-il? Pour le ſavoir, conſidérons que dans cet eſpace de tems une ſeule union avoit mis ſur la terre 512. habitans, & par conſéquent multiplions 512. par 2000 = 1024000. nous aurions donc une augmentation d'un million vingt-quatre mille têtes. C'eſt plus d'un dix-huitiéme de la Nation.

Que ſeroit-ce ſi nous voulions compter tous les Mariages qui ſe ſeroient faits en conſéquence parmi le peuple? Combien de cultivateurs ont péri & périſſent encore tous les jours ſans poſtérité, parce qu'ils n'ont pas trouvé, parce qu'ils ne trouvent pas d'établiſſement ſur les terres d'une Nobleſſe où tout languit. Il ſe répand même un bruit, peut-être trop fondé, que ces hommes groſſiers, dans le ſein même du Mariage, ont trouvé l'art de tromper la Nature: funeſte leçon de la misère! Une Nobleſſe pauvre répand l'indigence & la ſtérilité ſur tout ce qui l'environne. Elle laiſſe en pâturages le plus de terres qu'elle peut, par-

ce que les pâturages ne demandent point de frais ; & l'augmentation des pâturages diminue le nombre des hommes. Elle épargne la culture, & dès-lors il ne faut pas tant de cultivateurs, que deviendront-ils ? Ils viennent dans cette Capitale remplir des antichambres, assiéger nos tables, servir & partager notre luxe, perdre l'amour du travail & les mœurs de la Nature ; & s'il n'y a pas assez de maîtres pour tant de valets, le brigandage devient leur ressource. La Noblesse en retiendroit un grand nombre sur ses Fiefs, si elle avoit assez de fortune pour les occuper ; & ils s'y multiplieroient au lieu de s'anéantir dans la corruption.

Si on veut favoriser la population, il faut que la culture des terres devienne pour les hommes une immense manufacture. Défricher de nouvelles terres, c'est conquérir de nouveaux pays sans faire des malheureux. Les Landes de Bordeaux à Bayonne ont vingt lieues de diamètre. Le Législateur qui les peupleroit seroit plus grand qu'un conquérant. Les Maures chassés

d'Eſpagne par la ſuperſtition, demandérent de les habiter, on aima mieux les laiſſer en friche. Nous n'aurions pas beſoin de mains étrangères ſi les nôtres étoient multipliées autant qu'elles peuvent l'être. Et ſans parler de tous les moyens de population, la Nobleſſe ſeule en verſant ſur ſes terres les ſucs nourriciers qu'elle tireroit du Commerce, ſemeroit des hommes.

Veut-on connoître la rapidité de la propagation par le Commerce? *Jean de Wit* qui calculoit ſans ceſſe la fortune de ſa Nation, ce Martyr de la liberté & du bien public, nous l'apprendra. La province de Hollande en 1622. ne comptoit que 1200 mille Habitans : en 1670 elle en montroit deux millions 450 mille. Si les Anglois, dans ce nouveau Continent, où celui-ci n'auroit dû montrer que des Commerçans & jamais des guerriers, ſi les Anglois cherchent aujourd'hui à franchir les *Apalaches*, ces remparts que la Nature a élevés entre-eux & & nous, s'ils veulent envahir, nous le devons autant au nombre de leurs

Colons qu'à leur cupidité. Un grand Commerce y a enfanté une grande population ; c'eſt un torrent qui cherche à ſe répandre. Mais revenons à notre ſol originaire.

La France qui peut nourrir de ſon crû juſqu'à 25. millions d'hommes, en nourriroit bien davange par le Commerce. Sans lui, les Marais de la Hollande ſe ſeroient-ils jamais peuplés au point de former une puiſſance en Europe & dans les Indes ? S'il n'eſt pas clair que nous aimons l'Etat ; il eſt du moins démontré que nous aimons nos Rois. Nous voulons qu'ils ſoient grands, puiſſans, magnifiques dans leur Cour. Si notre population doubloit, comme elle le peut, ſi nos Rois comptoient 36 millions de ſujets, quels Monarques marcheroient à coté d'eux ? Les fonds des hommes ſont les terres, mais les vrais fonds des Rois ſont les hommes ; & peut-être que nos Rois en doublant leur fortune s'aviſeroient enfin de doubler notre bonheur. Commençons cette grande population par la Nobleſſe. Qu'elle ne

ie contente pas de défendre la Patrie par ſon épée, qu'elle lui donne auſſi des enfans par le Commerce ; & du Commerce naîtront encore :

Une conſommation plus forte :

Autre avantage pour l'Etat. Une des cauſes qui appauvrit la Pologne, c'eſt le peu de conſommation des denrées du pays. Un peuple de Gentilshommes qui eſt obligé de ſervir ſes égaux pour vivre, ne conſomme pas comme s'il étoit riche. Nos Gentilshommes ne ſont pas encore réduits à cette fâcheuſe extrémité, mais il eſt certain qu'ils conſomment le moins qu'ils peuvent en bled, en vin, & moins encore en meubles & en habits. Ce n'eſt pas pour eux qu'Abbeville fait des draps, Lyon des étoffes, Valenciennes des dentelles, Beauvais des tapiſſeries, Paris des glaces & des modes. Ce n'eſt pas pour eux que nos Colonies cultivent le Caffé, le Cacao, le Sucre & le Coton. Le payſan d'Angleterre & de Hollande conſomme de tout cela, &

il eſt mieux vêtu, mieux meublé qu'eux.

Je ne prétens pas être l'apôtre du luxe : mais s'il faut des loix ſomptuaires, elles ne doivent porter que ſur les marchandiſes étrangères qui nuiſent aux nôtres ; ces vins de liqueurs, ces toilles de Hollande, ces étoffes de Perſe, ces raretés des Indes, ces pierreries dont l'Orrient ſe pare, & en général toutes ces fantaiſies qui en nous enlevant notre or, le laiſſe dans les mains de l'étranger. Je ne connois de luxe que celui qui appauvrit l'Etat. Si la ſoye, l'or & les diamans naiſſoient ou ſe travailloient en France, tout en ſortant des mains de la nature, ce ſeroit un bien d'en faire un grand uſage. Lorſque les Eſpagnols envahirent le Pérou ils trouvérent des maiſons meublées & couvertes d'or. Ce qui n'étoit pas luxe pour les Péruviens le ſeroit pour nous. Mais quant aux fruits de notre crû, aux productions de nos Fabriques, il eſt à ſouhaiter qu'il s'en faſſe la plus grande conſommation poſſible pour alimenter les Arts & les Manufactures. Celui qui théſau-

rise est un sujet pernicieux, parce qu'il prive l'Etat de la circulation qui fait sa vie. L'indigent qui ne consomme pas, est au même niveau.

Supposons donc que trente mille Gentilshommes seulement, enrichis par le Commerce, dépensent trois livres de plus chaque jour, voilà une consommation pour cent neuf millions cinq cens mille livres par an ; & de cette consommation quel accroissement de subsistance pour un peuple de cultivateurs & d'artisans ? La Nation vraiment riche est celle qui en travaillant assidûment consomme beaucoup, & un Gouvernement qui fait procurer la consommation, encourage la production. Je ne m'arrête pas à fouiller cette source dont le bassin est tout ouvert. Un plus grand objet m'entraîne.

La Navigation.

„ La Mer, dit le Cardinal de Ri-
„ chelieu, est celui de tous les héri-
„ tages sur lequel tous les Souverains
„ prétendent le plus de part, & cepen-

„ dant c'eſt celui ſur lequel les droits
„ d'un chacun ſont moins éclaircis.
„ Les vieux titres de cette domination
„ ſont la force & non la raiſon. * "

Sommes-nous deſtinés à l'acquiſition de ce titre de force? Queſtion qui ne ſeroit plus à faire ſi nous nous étions bien connus. Nous touchons d'une main la Méditerranée & l'Océan de l'autre. La nature nous a marqués au rang des Puiſſances maritimes. Le dernier règne encouragea l'Agriculture, ranima les Arts, créa des Manufactures, creuſa des canaux; il n'avoit fait que la moitié de l'ouvrage, il nous donna des Ports & des Vaiſſeaux. Ce n'eſt pas le commerce intérieur qui enrichit un Etat, il établit ſeulement une circulation de richeſſes, ſans en augmenter la maſſe; c'eſt au commerce extérieur qu'eſt réſervé le grand œuvre. L'Europe nous ouvre ſes Ports, l'Afrique nous appelle, l'Aſie nous attend, l'Amérique nous ſollicite. Notre ſol, nos Arts, notre induſtrie & nos Manufactures, ſi nous le voulons

* Teſtam. politique, Chap. IX. Sect. 5.

efficacement, nous fourniront assez de choses pour échanger contre l'or des Nations, ou des matières premières qui se transformeront en or. Ne regrettons point les mines du Pérou: ceux qui les montroient à M. de la Condamine n'avoient point de souliers. Un grand commerce est la plus riche de toutes les mines. Il est tems de bâtir un pont sur la mer; celui que Colbert y avoit jetté s'écroule de toutes parts. La Noblesse se refuseroit-elle à cette grande construction? Il est tems de joindre la France à l'Univers par une Navigation supérieure à toute autre. Une seule Ville maritime où l'on compte 3. ou 4. cens gros Négocians, met à la mer deux ou trois cens Vaisseaux; combien y en mettroit un corps de Gentilshommes aussi multipliés que les nôtres? Il faudroit compter par milliers.

La Noblesse se pique de se distinguer en tout; & sans cette distinction démérite, elle tombe au-dessous du peuple. Elle se distingueroit sans doute par des vûes plus étendues, par des entreprises plus grandes, par une application

plus ſuivie, par des travaux plus ſoutenus, par un courage plus mâle, par des flotes mieux combinées & plus nombreuſes. Et avec cette augmentation de Marine Marchande, que n'entreprendrions-nous pas ?

Toutes nos Provinces n'ont pas le néceſſaire, & encore moins le ſuperflu. Les Hollandais employent une grande quantité de Vaiſſeaux pour nous apporter d'un port à l'autre nos propres denrées, nos richeſſes nationales. Nous en payons le fret, nous les engraiſſons de notre propre ſubſtance. Nous revendiquerions ce cabotage qui nous épuiſe dans les mains de l'Etranger.

Le commerce du Nord nous eſt auſſi néceſſaire que notre Marine, puiſqu'il en fournit les matériaux. Les Hollandais, ces voituriers de la mer, ont emporté depuis 3. ans un million quatre cens mille livres de notre argent pour le ſeul affretement des Vaiſſeaux qui ont apporté dans nos ports les munitions navales. Ce ne ſeroit rien. Depuis que le luxe s'eſt introduit dans le Nord, ils viennent acheter nos étof-

fes, nos dorures, nos galons, nos modes, nos bijoux de toute eſpéce ; & après avoir fait des profits immenſes ſur notre induſtrie, profits que nous ferions nous-mêmes par une navigation directe, ils nous vendent chérement les matériaux de notre Marine ; & encore en certains cas n'eſt-il pas ſûr d'en avoir à prix d'argent. Dans la derniere guerre, avant aucune rupture ouverte avec eux, ils envoyèrent ordre à leurs Vaiſſeaux qui avoient été charger à Riga pour le Hâvre & pour Breſt, de ſe rendre à Amſterdam pour y décharger leur cargaiſon. Nous ſecouerions ce joug importun, & la Nobleſſe en partageroit la gloire.

Nos Colonies nous demandent des bras pour faire naître les matières premières que nous manufacturons en France. Si nos Isles du Vent & le Canada ſont arrivés à une grande culture, S. Domingue en eſt fort éloigné ; la Cayenne qui pourroit s'enrichir & augmenter nos richeſſes par le cacao, nourrit à peine 5. à 600. habitans. La Louiſiane, ce climat ſi ſain pour les hom-

hommes & les animaux, cette terre ſi propre à tout produire, coton, ſoye, ris, indigo, tabac ſur-tout, qui nous affranchiroit d'un tribut de cinq millions que nous payons tous les ans à l'Angleterre; la Louiſiane eſt un vaſte déſert de 400. lieues, un grand Royaume en frîche. L'Afrique nous offre des bras pour le cultiver, mais l'Angleterre nous les enléve. Elle traite année commune 5. à 6. mille Nègres ſur la ſeule riviere de Gambie, tandis que dans toute la Guinée notre Compagnie des Indes n'en traite que 5. à 6. cens. Ce n'eſt pas avec de tels ſecours que la Jamaïque a cultivé ſon ſucre & ſon coton, que la Virginie a planté ſon tabac, que la nouvelle Ecoſſe en 4. ans a bâti pluſieurs Villes & quelques Forts. L'Afrique ne nous offre pas ſeulement des cultivateurs, elle a de la cire, de l'yvoire, de l'or; & les ouvrages de nos Manufactures ſont faits pour elle.

Notre commerce, tout floriſſant qu'il paroît, n'eſt encore que dans ſon enfance: la Nobleſſe lui refuſera-t'elle des alimens pour le faire croître? On

l'attaque par un nombre prodigieux de Négocians, par des fonds immenſes & une grande quantité de Vaiſſeaux. La Hollande ce petit Etat qui eſt devenu ſi grand par la mer, ne connoît point d'autre élément, elle s'y agite ſans ceſſe, toujours prête à ſaiſir les objets que nous pourſuivons. L'Angleterre avec dix mille Bâtimens & cent cinquante mille Matelots qu'elle occupe dans ſon négoce, l'Angleterre ſe trouve partout, & ce n'eſt pas ſeulement chez l'Etranger, Africain, Aſiatique ou Américain que ces deux Puiſſances nous pourſuivent, nous croiſent, nous minent; c'eſt dans le ſein de nos propres Colonies, où elles apportent leurs Fabriques au préjudice des nôtres, & d'où elles emportent des productions qui ne devroient naître que pour notre profit, en y mettant notre travail. Double perte toujours renaiſſante.

J'ai dit que l'Angleterre ſe trouvoit par-tout. La France a-t'elle moins de volume? Développons-nous, & nous atteindrons auſſi loin, plus loin qu'elle.

Elle a pouſſé ſa Nobleſſe dans la Navigation, portons-y la notre; défendons notre Commerce comme on l'attaque. On ſe plaint tous les jours du petit nombre de débouchés pour les familles Nobles; on s'agite, on demande des graces, on aſſiége Verſailles, on cherche de tous côtés des établiſſemens qui ſe refuſent, on va juſqu'à deſirer la guerre; & pour ſe tirer d'un foſſé on veut tomber dans un goufre: que faire de la Nobleſſe? Eſt-il ſi difficile de répondre à la queſtion? Nous avons un beſoin abſolu d'une Navigation plus étendue. Le moindre Vaiſſeau Marchand compte pluſieurs Officiers. La paix ne met point d'entraves aux Pyrates; & ſi la guerre vient à ſe déclarer, la déclaration n'a point d'aîles pour voler rapidement d'un pôle à l'autre, on nous enléve des Vaiſſeaux qui ſont ſans défiance & ſans défenſe: mais ſi le Commerce veut marcher au milieu des combats, c'eſt alors qu'il doit être armé de toutes piéces, les Armateurs nous ſont donc néceſſaires en tout tems, paix ou guerre. Et on dit avec un air

d'embarras : Que faire de la Nobleſſe ? Des Lieutenans, des Capitaines, des Armateurs, des Négocians qui couvriroient la mer de Vaiſſeaux, & qui arracheroient aux Anglais la balance du commerce : elle étoit de notre côté il y a 80. ans. Qu'arriveroit-il encore ſi on le vouloit ? Ces Officiers de Marine Marchande, après avoir fait la fortune de l'Etat & la leur, de quoi ne ſeroient-ils pas capables en paſſant ſur la Marine guerrière ? nouvel avantage qu'on ne ſçauroit trop approfondir.

On ſait que la Marine Marchande eſt la nourrice de la Marine Guerrière & que par-tout où celle-là languit, celle-ci eſt expirante. On convient que la premiere élève pour la ſeconde des Matelots & des ouvriers en tout genre. Mais on ignore ou l'on veut ignorer qu'elle lui donneroit auſſi des Officiers d'expérience. L'Angleterre le ſait. Pour qui prépara-t-elle cette Machine infernale ? De quelle Ville avoit-elle juré la perte ? De S. Malo. Et pourquoi ? Parce que cette fortereſſe du Commerce eſt une pépiniere d'Armateurs, un ſéminaire de Héros, Nobles quand

on voudra, & tout propres à lui arracher l'Empire de la mer. Pourquoi encore ne peut-on pas avoir la paix avec elle ſans laiſſer Dunkerque gémir ſur ſes ruines ? Elle craint les Marins que le Commerce y formeroit dans le ſein même de la paix. La Marine Guerrière ſommeille dans les bras d'une longue paix, la guerre s'allume, on cherche des hommes faits, & on ne trouve que des hommes à faire. Ce n'eſt pas dans un Port qu'on apprend à connoître les mers, à éviter les écueils, à braver les tempêtes, à meſurer les forces de l'ennemi, à l'attaquer avec avantage, à s'armer contre le vent, l'eau & le feu de cette triple cuiraſſe dont le premier Navigateur ſe couvrit. Les Athlètes ne ſe formoient que dans l'arène, & voilà le ſort de la Marine Marchande, paix ou guerre elle eſt toujours en action ; on pourroit donc en tirer pour la Marine Royale des Officiers qui auroient tout vû, tout connu, tout ſondé, tout affronté, qui auroient formé leur corps aux fatigues & leur ame aux dangers. C'eſt de ſon ſein que ſont ſortis les

Miniac, les *Ducaſſe*, les *Bart*, les *Dugué-Trouin*. Pourquoi ne donnerions-nous pas le même berceau à notre Nobleſſe? Elle prétend que les places de la Marine Royale ne ſont faites que pour elle, elle les mériteroit alors & les rempliroit bien. Dugué-Trouin! vous lui apprîtes que l'expérience vaut bien la Nobleſſe.

Les tems ſont arrivés où nos Rivaux ſont très-ſupérieurs en forces Maritimes. Londres appuyée ſur deux cens Vaiſſeaux de guerre nous éxamine, nous meſure, nous querelle, nous menace, nous attaque déja dans les deux Indes. Notre Commerce l'aigrit, nos Colonies l'irritent, notre Marine renaiſſante la bleſſe, elle voudroit l'étouffer au berceau; elle cherche une guerre purement maritime, dont le moindre coup ſera de ruiner notre Commerce. Nos Négocians Armateurs ſe plaignent d'une perte de cent quarante millions dans la derniere guerre, où nos dépouilles combattirent contre nous. On ne peut trop ſe défier d'une Nation qui Commerce comme Carta-

ge, & qui penſe comme l'ancienne Rome. Qu'ai-je dit ? Eſt-ce encore-là ſa façon de penſer ? Elle s'eſt laſſée d'être vertueuſe, en pouvant trop. „ C'eſt la *Mer*, diſoit Marcius Figu-„ lus aux Carthaginois, c'eſt la mer & „ la puiſſance que vous y avez acquiſe „ & les tréſors que vous en tirez qui „ vous font tout oſer. C'eſt elle qui „ vous à engagés à envahir la Sardai-„ gne, la Sicile, l'Eſpagne, à violer „ tous les traités de paix, à piller nos „ Navires Marchands, à noyer ceux „ qui les montoient, pour ôter la con-„ noiſſance de vos crimes, enfin c'eſt „ votre habileté ſur mer qui vous a en-„ hardis à ne rien reſpecter & à faire „ gloire d'une méchanceté que nous „ n'étions pas encore en état de punir „ N'être pas en état de punir .... Cet aveu étoit bien dur pour des Romains. Que de choſes il faut ſouffrir quand on manque de pouvoir ? Rome attaquée avec des Vaiſſeaux, comprit donc que ſes légions ne lui ſuffiſoient plus, elle créa des Flottes.

Pompée débitoit une maxime qu'il

avoit appriſe de Thémiſtocle, & que je voudrois graver ſur le Palais de nos Rois : *Qui eſt le Maître de la mer, eſt le Maître de tout.* Louis XIV. en ſentit la vérité ; il oppoſa genre de force à genre de force. On vit le pavillon François combattre & vaincre ſur cent trente-deux Vaiſſeaux de guerre : les Rois de la mer perdirent leur Sceptre qui paſſa dans les mains du grand Roi. Il avoit conſulté en 1665. un Général que tous les Généraux ont tâché d'égaler. Il lui avoit demandé ce qu'il y auroit à faire au cas que Philippe IV. vînt à mourir. Le Héros répondit que les forces de mer étoient auſſi néceſſaires que les armées de terre. Si M. de Turenne n'eût été qu'un Héros, il n'auroit pas fait cette réponſe, il n'auroit vû la gloire de l'Etat que dans l'endroit où la ſienne étoit attachée ; il étoit grand homme, & il la vit encore ſur la mer. L'Oracle de Delphes nous crie comme aux Athéniens : *Défendez-vous & attaquez dans des murailles de bois.* Ne méritons plus le reproche que le Cardinal d'Oſſat faiſoit

soit à la France sans Marine. ,, C'est un ,, des plus honteux & notables man- ,, quemens, disoit-il ; c'est un de mes ,, anciens regrets, de voir que ce Ro- ,, yaume se manque à lui-même ,,. Un vieux Espagnol consommé dans les affaires d'Etat & disgracié (Antoine Pères) crut payer Henri IV. de l'asile qu'il lui donna, & de tous ses bienfaits par ces trois mots : ROMA, CONSEJO, PIELAGO : ROME, UN CONSEIL, ET LA MER. (*) Lequel des trois est le meilleur ? Personne ne disputera l'excellence des deux derniers.

Nous ne saurions tout faire à la fois. Le tems amenera tout, si nous sommes sages. La Noblesse une fois tournée vers le Commerce sentira bientôt que le Commerce Maritime est le plus avantageux, le plus propre aux grandes entreprises. Notre Marine Marchande se multipliera & de nouveaux Armateurs se formeront pour devenir des Héros sur la Flote Royale. Prenons de nos rivaux ce qui est bon à prendre. Les Amiraux *Anson* & *Vernon*

(*) Testam. Polit. du Card. de Rich. Chap IX. Sect. 5.

qui dans ces derniers tems ont fait trembler l'Eſpagne pour la Couronne de l'Amérique, ont paſſé leur jeuneſſe ſur des Vaiſſeaux Marchands.

Le Roi qui connoît l'humanité encore plus que la victoire, vient de faire un Etabliſſement pour la jeune Nobleſſe, monument plus glorieux que le plus beau trophée, parce qu'il eſt utile. Mais il eſt des biens qui paſſent la généroſité des Rois. Tandis que cinq cens Gentilshommes ſeront élevés dans la Capitale; leurs frères, leurs parens, leurs amis, vingt mille autres chercheront vainement un aſile. La mer leur offre des places, ſi la terre leur en refuſe. Les Nobles Vénitiens fiers de leur Nobleſſe juſqu'au ridicule, ſe ſont pourtant mis au niveau du Commerce: il n'eſt point de Vaiſſeau Marchand qui ne devienne une Ecole pour leurs enfans & un germe de proſpérités pour la République.

Tant d'avantages que l'Etat retireroit d'une Nobleſſe Commerçante, augmentation de *culture*, de *popula-*

tion, de *conſommation*, de *Navigation*. Si tout cela eſt bien réel, comment M. de Monteſquieu ne l'a-t-il pas voulu, lui qui voyoit ſi bien? „ Des gens „ frapés, dit-il, de ce qui ſe pratique „ dans quelques Etats, penſent qu'il „ faudroit qu'en France il y eût des „ Loix qui engageaſſent la Nobleſſe à „ faire le Commerce. Ce ſeroit le mo„ yen d'y détruire la Nobleſſe ſans au„ cune utilité pour le Commerce.* „

D'abord je ſuis ſurpris que ce génie trop Philoſophe pour aimer le ton dogmatique, l'ait pris en cette occaſion. S'il avoit jugé à propos de dire ſes raiſons, je tacherois d'y répondre. Tout ce que je puis faire, c'eſt d'oppoſer autorité à autorité. M. de Vauban, autre génie, décide avec autant de confiance, qu'il faudroit permettre le Commerce à la Nobleſſe; ** mais on ne me tient pas quitte de la queſtion: comment M. de Monteſquieu n'a-t-il pas vû cette grande convenance, cette néceſſité? C'eſt qu'il n'eſt pas donné

* Eſprit des Loix, Tom. II. Chap. 20.
** Syſt. de la Dixme Royale.

à un seul homme de tout voir. *Newton* qui avoit tout vû dans le Ciel, l'âge même du monde, n'avoit pas apperçû l'Electricité sur la terre. Décider que permettre le Commerce à la Noblesse Françoise, ce seroit la détruire sans aucune utilité pour le Commerce, c'est parler contre ce qui arrive à Gènes, à Venise; en Bretagne, en Angleterre; c'est dire à l'expérience qu'elle a tort, elle qui est la plus forte des raisons.

Si je n'avois à parler qu'à la raison pour ouvrir le Commerce à la Noblesse, bientôt toutes les portes lui en seroient ouvertes. Mais il s'agit encore de traiter avec les préjugés: ce sont eux qui gouvernent le monde. Le Czar *Pierre* eut plus de peine à couper la barbe aux Moscovites qu'à en faire des hommes. Il est pourtant des préjugés que nous avons vaincus; motif d'espérer. Nous ne croyons plus comme nos ayeux, que la dissection du corps humain soit un sacrilége, ni qu'on puisse refuser la sépulture à un mort qui n'auroit point fait de legs à l'Eglise; nos Sénateurs pour ga-

gner le Ciel, ne se font plus enterrer en habit de Cordelier. L'Astrologie a perdu son crédit, les sorciers ont disparu, les revenans sont devenus ridicules, les combats judiciaires sont abolis, & nous avons renoncé au jugement de Dieu par l'épreuve du feu & de l'eau. J'ai cité ces préjugés de Religion parce qu'ils sont très-difficiles à subjuguer : la victoire est belle. Autre laurier ; les Nobles eux-mêmes, si attachés aux erreurs qui flatent leur Noblesse, en ont secoué une grande partie. Ils ne se piquent plus d'ignorance, ils ont abandonné le champ clos, & nos Chevaliers de toutes couleurs ne courent plus le monde en se battant pour leur *Dame*.

Ecoutons cependant le Préjugé, il auroit à se plaindre si on le condamnoit sans l'avoir entendu : *L'honneur de la Noblesse est bien délicat, le Commerce ne le blesseroit-il point ?*

Cet honneur, quelque délicat qu'il soit, porte la livrée des Grands, sert dans leurs écuries & dans leurs antichambres : un titre de Page, d'Ecuyer jette un vernis sur ces fonctions domes-

tiques. S'il ne faut que des mots pour décorer le Commerce en faveur de la Nobleſſe, notre langue en fournira; & cela d'autant plus facilement, que le Commerce ne préſente rien de ſervile, il ne dépend que de l'Etat & de lui même.

Ni le Marquis de Laſſay, ni le Préſident de Monteſquieu, n'ont avancé que le Commerce déshonoreroit la Nobleſſe. Ce langage les eût déshonorés eux-mêmes. Qui eſt-ce qui le tient? Des Grands à qui tout rit, & qui ſe mettent peu en peine ſi les autres pleurent, des ames frivoles qui prennent la repréſentation pour l'importance, les titres & la vanité pour l'honneur. Qui encore? Des Chevaliers errans, plus connus aujourd'hui par l'induſtrie que par la proueſſe, poids inutiles & ſouvent dangereux des maiſons qu'ils fréquentent. Mettons-les vis-vis de MM. *Rouſſeau* & *Paignon* à Sedan, d'un M. de *Julienne* à Paris, ces Citoyens actifs dont la fortune en fait tant d'autres, ces nourriciers des Arts & des hommes. De quel côté eſt l'honneur, la décence, l'impor-

tance, la dignité, la vraie Nobleſſe ? Il eſt un point que j'avouerai : tant que les jeux, les plaiſirs, les folles dépenſes, le faſte, l'inutilité conſerveront un air de Nobleſſe, le Commerce ne le prendra pas. S'il joue, c'eſt après l'application ; s'il ſe livre au plaiſir, c'eſt après la peine ; s'il dépenſe, c'eſt avec ſageſſe ; s'il donne, il a payé ſes dettes ; s'il appelle chez lui les délices des Arts, ſa famille eſt pourvûe & l'ouvrier n'attend pas ſon ſalaire. Enfin s'il étale de la magnificence, comme elle n'eſt pas nourrie par l'injuſtice, point enflée par le faſte, ni le Peuple ni les Grands n'ont rien à lui reprocher. Pour l'inutilité, cette idole de la bonne compagnie, il ne veut aucune ſociété avec elle.

Le Préjugé va fouiller dans les ruines de l'Antiquité, & il en ſecoue la poudre ſur le Commerce pour le ternir : *Les Egyptiens*, dit-il, *les Juifs, pluſieurs Républiques Grecques, & les Romains mépriſoient le Commerce.* Ciel ! Si nous voulions copier les Anciens en tout, nous ferions de belles choſes ! Nous épouſerions nos ſœurs, comme

en Egypte, nous répudierions, nous lapiderions nos femmes comme en Judée, nous les rendrions communes comme à Sparte, nous exposerions, nous ferions périr nos enfans difformes avec les filles cadettes, comme dans les premiers tems de Rome, & nous couperions en morceaux un débiteur insolvable.

Mais est-il bien prouvé que ces Anciens regardoient le Commerce d'un œil de mépris? L'Egypte, par sa religion & par ses mœurs, s'éloigna d'abord de toute communication avec les Etrangers. La Judée fit aussi un Peuple à part. Toute la terre étoit profane pour un Egyptien & pour un Juif, profanes eux-mêmes l'un pour l'autre: mais ce zèle ne tint pas long-tems contre les avantages du Commerce. On vit enfin les Flottes des deux Nations se disputer les richesses de l'Asie & de l'Afrique. Quant aux Grecs, il est vrai que Sparte relegua le Commerce parmi les Esclaves; affront que le Commerce partagea avec l'Agriculture & les beaux-Arts. Mais je trouve les Grecs opposés

aux Grecs. Athènes & Corinthe valoient bien Sparte pour donner le prix aux choſes & pour les décences ; l'une & l'autre brillérent par le Commerce. Pour Rome, ſi elle le négligea tant qu'elle fut occupée à briſer des ſceptres & à verſer le ſang des Nations, elle l'embraſſa auſſi-tôt qu'elle put reſpirer : l'Arabie Heureuſe attira les Citoyens Romains (1). *Ce Peuple Roi* devint un Peuple marchand : cent-vingt Navires alloient tous les ans aux Indes, & en revenoient chargés de marchandiſes pour cinquante millions de Seſterces (2).

Qu'on ne m'objecte pas que la Loi *Claudia* défendoit le Négoce aux Patriciens, comme une choſe indécente. Certainement je ne conſeillerai pas à nos Sénateurs de joindre la balance du Commerce à celle de la Juſtice, ils ſont occupés de reſte à maintenir l'ordre public. Mais je dirai à cette Troupe ſubalterne, qui travaille ſans ceſſe à forger des armes pour la chicane, & qui ne ſubſiſte qu'en dévorant le Citoyen : En-

(1) Pline Liv. 6. Chap. XXVIII.
(2) Ibid. Chap. XXIII. & Strabon Liv. 2.

richiſſez-vous & faites le bien de l'Etat par une voye honête : commercez. Je ne prêcherai pas non plus à nos Guerriers qui ont déjà éprouvé leur courage, ou que des circonſtances favorables appellent à l'éprouver, de répudier l'Epée pour le Commerce : mais j'exhorterai cette Nobleſſe encore plus nombreuſe que l'infortune condamne à l'oiſiveté, de s'aſſocier aux travaux & à la fortune des Négocians.

On a de la peine à démêler le jugement des Anciens ſur la dignité du Commerce. Les Romains, par exemple, avoient une Loi qui confondoit les femmes qui avoient une boutique de marchandiſes, avec les Eſclaves, les Cabaretiers, & les femmes de Théatre (3). Une autre Loi donnoit le titre de Citoyen Romain à l'Eſclave qui avoit fait pendant ſix ans un trafic conſidérable, pour remplir les magaſins de Rome (4). C'étoit annoblir l'Eſclave, parce qu'il avoit fait une choſe noble ; pourquoi donc flétrir la femme qui avoit une bou-

(3) Leg. 5. de naturalibus Liberis.
(4) Ulpian. Sueton. in Claudio.

tique? Ciceron, en parlant du Commerce d'Economie, n'aime pas qu'un même Peuple ſoit en même tems le dominateur & le facteur de l'Univers (5). Et ailleurs il loue le Commerce en gros (6): comme ſi le Commerce d'Economie ne préſentoit pas d'auſſi grands objets que celui du luxe. Ce n'eſt pas de Rome, au tems de Ciceron, qu'il faut prendre le ton dans cette matiére ; une Ville où l'on n'étoit occupé que d'élections, de brigues & de procès, un Etat qui ne vouloit dominer que par les armes, s'aveugloit aiſément ſur l'importance & la dignité du Commerce.

En toute diſcuſſion il eſt eſſentiel de diſtinguer les tems. Il y a des poſitions où les plus grands génies ne tournent pas la tête d'un certain côté. Céſar & Charlemagne, éblouis par les conquêtes ne voyoient pas le Commerce; & du changement des conjonctures naiſſent les différentes idées.

Parmi les Juifs, David avoit dit: *Parce que je n'ai pas connu le Com-*

(5) Nolo eundem populum Imperatorem & portiorem eſſe terrarum.

(6) Lib. 1. de Officiis.

merce, j'entrerai dans les grandeurs de Dieu. Salomon, le plus ſage des hommes, & le Saint Roi Joſapha penſerent qu'on pouvoit y entrer en envoyant des Flotes marchandes ſur la Mer Rouge. Le Prophète Ezéchiel reproche à la Ville de Tyr de s'être ſouillée par le Commerce (7). Iſaie l'éléve audeſſus de toutes les Villes : *C'eſt la Reine de la mer, ſes Négocians ſont Princes, & ſes Correſpondans les Grands de la terre* (8).

Le Chriſtianiſme naiſſant a eu des Docteurs qui ont laiſſé au Commerce l'honneur dont il jouiſſoit ; d'autres qui l'ont flétri. S. Chryſoſtôme, la foudre de l'anathème à la main, décide ſans façon : *Qu'un Marchand peut à peine, ne peut jamais plaire à Dieu ; d'où il conclut qu'aucun Chrétien ne doit être Marchand, ou s'il veut l'être, qu'on le chaſſe de l'Egliſe* (9). Si on eût ſuivi ſon conſeil, Conſtantinople

(7) In multitudine Negotiationis tuæ repleta ſunt interiora tua iniquitate. cap. 28.

(8) Quis cogitavit hoc ſuper Tyrum quondam coronatam cujus negociatores Principes, Inſtitores ejus inclyti terræ ? Cap. 23.

(9) In 2. parte homil. in Matth. 21.

& le Saint périſſoient par la famine.

Parmi les Modernes on ne trouve pas plus d'harmonie dans les ſentimens. *Bodin* (10) & *Tiraqueau* (11), interdiſent le Commerce à la Nobleſſe; *Balde* l'y exhorte comme à une choſe utile & convenable (12). Qu'on propoſe la queſtion à l'Italie, au Danemark, à l'Angleterre, à la Hollande, les Nobles eux-mêmes la décident en faveur du Commerce, tandis que l'Allemand & le Polonois crient à l'indécence. Le Chevalier de la Roque qui rapporte ce conflit d'opinions dans un Traité fait exprès pour aſſurer l'honneur & les prérogatives de la Nobleſſe, ſe déclare hautement pour l'engager dans le Commerce.

Nobleſſe Françoiſe oſez penſer par vous-même; ou ſi vous voulez vous décider par autrui, décidez-vous par les faits. *Solon* valoit bien un Gentilhomme de Beauce ou de Picardie. Il deſcendoit de Codrus, dernier Roi d'Athènes, & avant que de donner des Loix

(10) Lib. 5. Reipubl.
(11) Cap. 25.
(12) In rubricis de Clericis peregrin.

aux Athéniens, il rétablit la fortune par le Commerce (13): „ En ce tems-„ là, dit Plutarque (14), il n'y avoit „ ni travail des mains qui fût honteux, „ ni art, ni métier qui mît de la diffé-„ rence entre les hommes; la marchan-„ dise surtout étoit honorable, parce „ qu'elle ouvre le Commerce avec les „ Nations barbares, qu'elle donne le „ moyen de faire amitié & alliance „ avec les Rois, & qu'elle instruit d'u-„ ne infinité de choses qu'on ignore-„ roit sans elle. „ Je ne sais si *Protus* avoit des lettres de Noblesse; ce Marchand eut l'audace de fonder Marseille, qui depuis tant de siécles contribue à nous enrichir (15). *Caton* le Censeur étoit certainement de bonne maison; des Rois avoient imploré sa protection avant même qu'il fût Consul. On connoît d'ailleurs son austère délicatesse sur la vertu & sur l'honneur. Eh bien! il avoit augmenté son patrimoine par le Commerce (16); Je ne parle ni d'*Hip-*

(13) Plutarque, vie de Solon.
(14) Ibid.
(15) Ibid.
(16) Idem, vie de Caton.

pocrate le Mathématicien, ni du sage *Thalès*, ni du divin *Platon*, qui tous trois ont commercé (17). Il n'est pas étonnant que des Philosophes, des Sages n'ayent rien soupçonné de déshonorant dans une profession si honête. Mais Rome me rappelle. Que vois-je? *Pertinax*, vous faites le Commerce (18), & bientôt vous porterez la Couronne Impériale! L'Empereur Caracalla n'avoit pas exercé le Négoce, mais il distinguoit les Négocians: il leur en donna une preuve bien marquée dans le massacre d'Alexandrie; tout passoit au fil de l'épée, Nobles, Prêtres, Magistrats & Guerriers, il épargna les Marchands.

Ouvrez les Archives du monde, & vous trouverez que le Commerce a été en honneur chez toutes les Nations dans leur beau siécle: en Egypte sous Ptolémée Philadelphe, en Judée sous Salomon, à Athènes sous Périclès, à Carthage sous Hannon, à Flo-

(17) Idem, vie de Solon.
(18) Hist. du Comm. des Anciens, par M. Huet. Chap. LVII.

rence ſous Coſme de Medicis, dans la Grande-Bretagne ſous Eliſabeth, en Hollande ſous les étendarts de la liberté, en Ruſſie ſous Pierre le Grand. Il y a long-tems que dans votre propre Nation dont vous craignez imprudemment la cenſure, on vous invite à commercer.

En 1614 nos Etats-Généraux qui avoient les yeux toujours ouverts ſur le bien public, propoſérent à la Nobleſſe d'équiper des Navires, de s'exercer dans la marine, & de faire le grand trafic. La Nation en corps auroit-elle propoſé une indécence à un Ordre auſſi reſpectable, & qui le ſeroit bien plus, ſi laiſſant le préjugé, il vouloit mériter nos reſpects à plus d'un titre. Depuis cette époque nos Rois n'ont ceſſé d'entretenir cette premiére chaleur. La route eſt frayée, pourquoi reculez-vous ? Ces Négocians qui paſſérent en Eſpagne ſous la conduite du Connétable du Gueſclin, pour combattre Pierre le Cruel, étoient Gentilshommes ; l'Hiſtoire les nomme *Cavaliers Mercadiers*. Jacques Cœur qui humilia

humilia la Maiſon de Bourgogne, qui aſſura la Couronne de France au légitime héritier ; qui fit une ſi grande figure dans la Cour de Charles VII. & en Europe, étoit infiniment plus grand par la grandeur de ſon Commerce, que par ſa qualité de Baron. Celui qui fit le premier Etabliſſement ſolide dans l'Acadie, aujourd'hui nouvelle Ecoſſe, qui jetta les fondemens de Port-Royal, à préſent Annapolis, édifice de Commerce qu'il ne comptoit pas élever pour les Anglois, *Pierre de Monts*, étoit Gentilhomme de la Chambre d'Henri IV. S'il ſe fût contenté de cet honneur, l'Hiſtoire ne conſerveroit pas ſon nom, non plus que celui de ſon ſucceſſeur *Poitrincourt*, autre Gentilhomme qui pouſſa le Commerce avec une vigueur encore plus grande, en gagnant les cœurs des Sauvages. Je connois tous les égards qui ſont dûs à la Nobleſſe. Je me garderai bien, dans un cercle, de ſaluer l'homme de Lettres avant le Marquis ; mais on me pardonnera d'adreſſer au premier ma ſeconde révérence : les Let-

tres ont donc auſſi une conſidération avouée. Un jeune homme dont elles connoiſſoient l'eſprit, & qu'elles appelloient dans leur temple pour le placer à côté de ſon pere & de ſon ayeul, n'a pas cru dégénérer, ni ternir un beau nom, en le portant dans le Commerce. Nous aurions peut-être profité de ſes ſuccès ; mais une convulſion de la Nature, après avoir détruit Lisbonne & menacé Cadix, a englouti le petit-fils du Grand Racine. Les Lettres & le Commerce ont pleuré ſur ſon tombeau.

Je laiſſe les particuliers pour préſenter des Villes & des Provinces. La Nobleſſe de Marſeille, de Normandie & de Bretagne couroit déja les mers ſous le règne de Charles IX. qui applaudiſſoit à leur négoce & le favoriſoit par des Lettres-Patentes de l'an 1566. Penſez-vous qu'un Gentilhomme Provençal, Breton ou Normand ne connoiſſe pas l'honneur auſſi-bien que vous ?

Mais oublié-je que vous commercez déja ſans vous en appercevoir ?

Petit Commerce à la vérité, tandis qu'un grand vous révolte. Vous trafiquez de votre bled, de votre vin, de vos troupeaux. Eh! qu'importe si vous tirez de votre propre crû, ou si vous achetez pour vendre? Et au fonds qui est-ce qui ne commerce pas? Scipion le destructeur de Carthage se vantoit de n'avoir jamais acheté ni vendu: j'aimerois mieux qu'il eût pu s'applaudir de n'être pas entré dans la perfidie du Sénat Romain envers les Carthaginois. Le Commerce est l'ame de toute société. L'Orateur vend son éloquence, l'Auteur son esprit, le Guerrier son sang, l'homme d'Etat ses lumières. Le Gentilhomme qui n'auroit rien de tout cela à mettre dans le Commerce, trafiqueroit du fruit de nos Arts & de nos Manufactures. Il vend déja de la laine crûe, il la vendroit manufacturée.

Eh quoi! nous verrions donc des Gentilshommes peser, mesurer dans une boutique? Vaut-il mieux les voir ramper sur un petit Fief dans une végétation obscure, dans une oisiveté

mépriſable, dans une léthargie auſſi funeſte à leur famille qu'à l'Etat ? Vous redoutez un petit Commerce, parce que vous êtes Noble. Mais qui vous dit de renfermer votre activité, votre fortune dans de petits détails ? La mer vous offre un champ plus vaſte que votre ambition : point de Peuple qui ne vous préſente des richeſſes ; & votre Partie, auſſi-bien que votre famille, ouvrent leur ſein pour les recevoir. Regretterez-vous le gouvernement d'une baſſe-cour, quand vous donnerez des ordres pour le Caire & pour Surate ? Commencez ſeulement ? un Commerce mène à l'autre ; le petit au médiocre, le médiocre au grand. Coſme de Médicis, que Florence appella ſon père & ſon libérateur, Coſme le Grand, Coſme le Commerçant ne fit pas tout à coup ſa fortune & celle de ſa Patrie. Il oublia qu'il étoit Noble, & la poſtérité le vantera toujours, tandis qu'elle ſe taira ſur des Souverains qui ont porté ſon nom : il n'eſt pas donné à tous d'arriver par le Commerce à tant de grandeur &

de gloire, mais on peut être beaucoup en restant au-dessous de lui.

La gloire, cette passion des belles ames, ce ressort des grandes actions, n'est pas toujours bien entendue. La Noblesse est faite pour la gloire. C'est une leçon qu'on lui donne au berceau. Le Préjugé se tient à ce point de vûe & il demande avec dédain, s'il y a de la gloire dans le Commerce ?

Et moi je demande à mon tour. Y a-t-il de la gloire à tirer parti des avantages de son pays, à mettre les hommes en action, & les terres en valeur, à faire circuler l'argent dans le corps de l'Etat, à établir le crédit public, & à pousser la fortune du Royaume dans un Monde que la Nature vouloit nous cacher ? Ces Colonies Américaines qui font vivre tant d'hommes en occupant tant de Vaisseaux, qui nous rendent au centuple ce que nous leur portons, qui plantent tandis que nous manufacturons, qui forment une nouvelle France pour enrichir l'ancienne ; à qui les devons-nous ? A des Marchands qui en ont fait les pre-

miéres découvertes, qui en ont examiné les productions, qui ont interrogé les beſoins de l'Amérique & les nôtres, qui ont conquis les Naturels du pays par la douceur & les appâs du Commerce. La force n'eſt venue qu'après : telle eſt la ſcience du Commerce.

Y a-t-il de la gloire à s'y livrer ? Y en a-t-il à procurer des Alliés à ſa Patrie ? Sans argent point d'Alliés, & ſans Commerce point d'argent. La Hollande trouvera toujours des Alliés, parce qu'elle a un grand Commerce.

L'Angleterre par la même raiſon en éveillera par-tout, dût-elle les appeller des climats les plus reculés. Nous avons vû les Ruſſes, il n'y a pas long-tems, s'avancer vers le Rhin pour nous combattre, & dans la criſe préſente ils préparent déja leurs armes. Mais ne trouverions-nous pas nos vrais Alliés dans un grand nombre de Commerçans que la Nobleſſe augmenteroit, fortifieroit de ſes fonds & de ſes talens. Avec une Marine Marchande, & une Marine Guerriere, pouſſées l'une & l'autre au plus haut degré, &

s'excitant mutuellement pour le bien public, nous pourrions peut-être nous suffire à nous-mêmes.

Y a-t-il de la gloire dans le Commerce ? Y en a-t-il à défendre sa Patrie ? L'Egypte arrêta l'ardeur, la fougue, l'impétuosité des Croisés par les forces que lui avoit donné le Commerce. Faut-il rappeller ici les malheurs, l'épuisement, la consternation de la France en 1710. la hauteur inflexible de nos ennemis aux Conférences de Gertruidemberg, & l'humiliation d'un grand Roi qui avoit tant de fois réglé le destin de l'Europe ? Les Négocians *de Saint Malo* ramenérent leurs Vaisseaux du Pérou ; & avec trente-deux millions la France reprit des forces qui rappellerent enfin la victoire & la paix. Quand la Noblesse aura de pareils trésors, elle en fera sans doute un usage aussi beau. Ville qu'on assiège ! Couronne qui chancelez ! votre sort n'est pas désespéré si le Commerce est pour vous. Le Prince Eugène délivra Turin & nous battit avec l'argent que lui prêtérent des

Marchands Anglois. Et dans la dernière guerre cette Reine que tant d'orages menaçoient, cette Reine qui devoit tomber avant que de combattre, comment s'eſt-elle ſoutenue, ſi ce n'eſt par le Commerce de l'Angleterre & de la Hollande ? Les armées de terre & de mer qui volérent à ſon ſecours, marchoient ſous les étendarts du Commerce.

Y a-t-il de la gloire, dans le Commerce ? Y en a-t-il à faire des conquêtes. Nous n'avons ſenti que ſous le Miniſtère de Colbert l'importance extrême du Commerce. Louis XIV. conquit le Rouſſillon, la Franche-Comté, l'Alſace, une partie de la Flandre & le Royaume d'Eſpagne par l'argent que lui fournit le Commerce. Charles VIII. Louis XII. & François I. auroient conſervé leurs conquêtes en Italie s'ils avoient eu des vaiſſeaux toujours prêts à prendre la mer, & ils auroient eu des vaiſſeaux s'ils avoient ambitioné un grand Commerce. Mais la faim des conquêtes & de l'agrandiſſement nous dévore-t-elle encore ? Nous ſommes aſſez

assez grands, il s'agit de nous peupler, de cultiver nos terres, de lever des tributs par notre industrie sur l'ancien & le nouveau Monde, de nous enrichir pour être heureux. Quoi, toujours du sang, des horreurs, de l'épuisement & des larmes ! Que la gloire se repose si elle ne sert qu'à notre malheur !

Y a-t-il de la gloire, dans le Commerce ? Y en a-t-il à revêtir un corps politique de toute la force qu'il est capable de recevoir ? La Hollande devenue plus Commerçante vers le milieu du dernier siécle fit construire en deux ans de tems soixante-deux gros vaisseaux de guerre dans le feu même de la guerre. Si Louis XIV. n'avoit eu que les trente millions de revenu dont jouissoit son Prédécesseur, auroit-il pu élever tant de forteresses créer une Marine formidable, entretenir des armées si nombreuses ? Le Commerce lui ouvrit ses trésors & avec cent quarante millions il en imposa à toute l'Europe.

Il n'est point d'Etat qui ne regarde

avec passion le sommet de la puissance: & si c'est une gloire de l'y placer, le Commerce est bien glorieux. Les Athéniens n'abbatirent les forces maritimes de la Syrie, de l'Isle de Chypre & de la Phénicie, n'obtinrent l'Empire de la mer, ne donnérent la Loi aux grands Rois de Perse, ne prirent la supériorité sur la Grece même, qu'en s'apuyant sur le Commerce. Hannon savoit bien ce qu'il faisoit lorsque dans une Négociation avec les Romains qui prenoient des idées de Commerce, il leur déclara que Carthage ne souffriroit pas seulement qu'ils se lavâssent les mains dans les mers de Sicile. Auroit-on imaginé il y a deux siécles que l'Angleterre fût devenue assez puissante pour envoyer en 1723 trois Flottes à la fois en trois extrémités du monde: l'une devant Gibraltar conquise par ses armes, l'autre à Portobelo pour ôter au Roi d'Espagne la jouissance des tréfors des Indes, & la troisiéme dans la mer Baltique pour empêcher les Couronnes du Nord de se battre. „ Un tems viendra, disoit „ un Ministre de la Reine Anne, où

,, l'on n'oſera tirer en Europe un coup ,, de canon ſans la permiſſion de l'An- ,, gleterre ,,. L'Europe croit fort peu à cette orgueilleuſe prophétie : mais à qui eſt-ce à deſabuſer l'Angleterre même, ſi ce n'eſt à nous ? Cet argent que notre luxe convertit en Vaiſſelle, celui qui croupit dans les coffres, changeons-le en Vaiſſeaux pour ſe régénérer au centuple, & pour nous élever au degré de puiſſance que nous cherchons. La Nobleſſe Commerçante en partagera la gloire avec la Nobleſſe Guerrière.

L'Argent, ce tyran du monde, a bien étendu ſon empire depuis l'uſage de la poudre à canon & des armes à feu. La guerre eſt devenue une dépenſe d'argent plutôt qu'une dépenſe d'hommes. Des Puiſſances formidables ſe livrent de grandes batailles qui coutent peu de ſang, toujours trop ſi l'homme n'avoit pas pris la nature du tigre ; mais enfin puiſqu'on a mis au rang des vertus l'honneur d'exterminer ſes ſemblables, on ne s'arme pas ſans des ſommes immenſes ; & comme le Commerce eſt la

ſource des richeſſes, toute l'Europe en fait ſon objet capital.

Au XIV. ſiécle Gènes & Veniſe paroiſſoient les deux ſeuls États compoſés d'Etres penſans & calculans. Leur activité & leur induſtrie abſorboient tout l'argent pendant que la France & l'Angleterre livrées à un faux point d'honneur ſe repaiſſoient d'illuſtres chimères. Ce n'étoit qu'en Italie qu'on trouvoit alors des Puiſſances maritimes; le tems en a montré d'autres. Dès qu'il a fallu une ſupériorité d'argent, on a cherché une ſupériorité de Commerce. La Suéde, le Danemark & Naples qui n'y penſoient pas, il y a 20. ans, y ont fait plus de progrès que nous depuis la mort de Colbert. La Moſcovie qui n'avoit pas un Vaiſſeau avant le regne de Pierre le Grand, compte des Flotes nombreuſes. Le Roi de Pruſſe en perfectionnant la diſcipline Militaire, en dictant de nouvelles Loix, en appellant les Arts, les Sciences & les Génies dans ſes États, en voyant tout avec les yeux de Solon & de Périclès, arrête ſes regards ſur le Commerce : qui ſait ce

qu'il deviendra dans de telles mains ? L'Eſpagne même qui s'endormoit ſur ſes mines, s'éveille & ſecoue ſa pareſſe pour devenir marchande.

Notre ſommeil eſt bien profond, s'il n'eſt pas troublé par le bruit du Commerce de nos Rivaux naturels. On nous attaque avec des colonnes d'argent ; oppoſons les mêmes armes. Le fer dans les premiers tems du monde a ſoumis les Nations, aujourd'hui c'eſt l'or. L'or à la main, on nous cherche des ennemis dans des climats où la Nature ne nous en donna point : montrons une plus grande quantité de ce métal, & nous tournerons ces ennemis factices de notre côté.

Une autre conſidération bien importante, c'eſt que déſormais les guerres maritimes deviendront plus fréquentes : or elles ne peuvent ſe faire qu'à force d'argent. Sur la mer les troupes ne ſubſiſtent ni par le pillage, ni par les contributions, ni par quartier d'hyver dans les pays ennemis. Sans un grand Commerce comment avoir une Marine aſſez puiſſante pour ſe faire reſpecter ?

Nous nous souvenons avec douleur que dans nos derniers combats la mer flétrit les lauriers que nous avions moissonnés sur terre. Ne cherchons pas à nous en imposer à nous-mêmes. Un mal déguisé devient plus dangereux. Nos Orateurs, nos Poëtes ont vanté la modération du Roi dans la derniere paix. Le premier qui l'a dit, a eu mille échos dans la Capitale & les Provinces. La fiction étoit-elle donc nécessaire pour louer un Héros? Il est assez grand par trois batailles gagnées & tant de Villes prises, il est encore plus grand parce qu'il nous aime. Le Cap-Breton étoit pris, toutes nos Colonies menacées, notre Marine, si elle méritoit ce nom, fatiguée, accablée; notre Commerce périssoit. La paix devint nécessaire, la sagesse la fit. On combat pendant bien des années, les succès passent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; mais à la fin la Nation qui a le plus d'argent, c'est-à-dire, plus de Commerce se procure la victoire, quoi qu'il puisse arriver.

L'Europe doit peut-être s'applaudir

de ce que le Deſpotiſme n'a pas encore permis à l'eſprit de Commerce de gagner la Turquie. Ce que la Turquie poſſéde en Europe l'égale à ſes voiſins les plus puiſſans. Elle a de plus la Syrie, l'Egipte, l'Aſie mineure, c'eſt un monde, Ses armées pourroient reſſembler pour le nombre à celles des anciens Rois de Perſe, ſes ſoldats ſont aguerris & même diſciplinés par un Chrétien que ſa Patrie mécontenta. Un reſte d'intolérance Judaïque, & un Dogme de Prédeſtination les pouſſe en furieux contre une mort inévitable. Si la Turquie avoit du Commerce, ſi elle avoit des Flotes proportionnées à la grandeur de ſes poſſeſſions, & autant d'argent que d'hommes, l'Europe ſeroit en danger. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que le Commerce ſe fait redouter. Lorſque l'Empereur Charles VI. gagna la bataille de Bellegrade, l'Europe ne fut point allarmée des conquêtes qui pouvoient ſuivre; mais quand il voulut établir la Compagnie d'Oſtende, on le menaça de toutes parts, parce qu'on craignoit la force que le Commerce pouvoit lui

donner. Sentons-nous bien toute l'énergie de cette phraſe qui étoit déja dans la bouche de nos Peres? *Le Commerce eſt le nerf de l'Etat.* Peut-être l'a-t-on dit trop tôt: mais aujourd'hui la Maxime a toute ſon application & ſon étenduë; c'eſt-à-dire, que le Commerce eſt non-ſeulement la vie des Peuples; mais encore la ſanté de l'État; c'eſt-à-dire, qu'une Nation qui le feroit ſeule ſubjugueroit toutes les autres; c'eſt-à-dire, que la balance du Commerce & la balance du pouvoir n'en font plus qu'une.

Oui, oui, pour peu qu'on réfléchiſſe ſur le ſyſtême actuel de l'Europe, on s'apperçoit aiſément que le Commerce eſt devenu l'ame des interêts politiques & de l'équilibre des Puiſſances. Ce n'eſt plus une affaire de particuliers, c'eſt une ſcience d'Etat. Il eſt bien annobli, puiſqu'il eſt la baſe de la grandeur des Rois & du bonheur des Peuples.

Et on demande avec orgueuil, s'il y a de la gloire dans le Commerce, & ſi la Nobleſſe peut s'en occuper décemment! Le Commerce doit ſe conſoler

de cette queſtion que l'ignorance propoſe ; ignorance qui demande également ſi un homme de qualité peut, ſans manquer à ſes titres, s'aſſeoir ſur les Fleurs-de-Lys pour juger les Citoyens. Cet homme titré en comptant ſes aïeux, ſans compter leurs vertus, a grand ſoin d'écarter la Robe, & de les chercher tous dans l'Epée. O Nation la plus aimable, quand ſerez-vous la plus ſage! Noble d'Epée! ce n'eſt pas mon intention d'obſcurcir votre éclat : vous avez défendu un poſte, raſſemblé les débris d'une Compagnie, enfoncé un Bataillon ennemi, voilà de la gloire. Mais ſi pendant ce tems-là votre Cadet, à travers les flots de la mer, nous apporte du bled dans une diſette, ou s'il fouille une mine qui enrichit une Province, qu'avez-vous au-deſſus de lui ? Il vous laiſſe votre Nobleſſe, n'ôtez rien de la ſienne. Cette Nobleſſe d'Epée à laquelle vous ſacrifiez tout, pourquoi vous eſt-elle ſi précieuſe ? C'eſt apparemment parce qu'elle eſt le prix des travaux, des dangers & du ſang. Il eſt beau ſans doute de ſouffrir & de mourir pour la Patrie ;

mais penſez-vous que le Commerce n'ait pas ſes travaux, ſes dangers, ſes combats ? Si celui qui s'exerce paiſiblement dans le ſein de nos Villes n'offre rien à votre courage, jettez-vous dans le Commerce maritime, c'eſt le plus intéreſſant pour la Nation. Vous y trouverez des écueils, des tempêtes, des Pyrates, & en guerre ouverte, un ſang plus noble à répandre : Voilà de l'aliment pour votre valeur. La terre ne vous en offrira jamais tant. Combien d'épées ne ſont pas encore ſorties & ne ſortiront pas du fourreau ? Un Marin, un Négociant Armateur eſt l'homme de toutes les ſaiſons, de tous les climats & de tous les hazards, toujours aux priſes avec les fatigues & la mort.

D'autres Commerçans ſe contenteront de donner des ordres du fond de leur cabinet à S. Domingue & à Québec pour le bonheur de la France. Si pour arriver à la gloire il étoit abſolument néceſſaire de répandre du ſang, il faudroit chaſſer de ſon Temple les Seguier, les Davaux, les Colbert. Celui-ci fit plus de bien au Royame, en créant

le Commerce, qu'il ne lui en eût fait en gagnant dix batailles. C'étoit de la gloire, si je ne me trompe.

Il me semble que je raisonne, que je lie des idées. La Noblesse en coupe le fil. *Que déviendroient nos priviléges si nous commercions ?* Ce qu'ils déviendroient ? Ce qu'ils sont, & pourquoi ne les conserveriez-vous pas ? Vous pourriez comme auparavant afficher des Armoiries & murmurer contre les Bourgeois qui en prennent, parler de vos Ancêtres à ceux qui ne vous questionent pas, conserver réligieusement cette premiere syllabe en hors d'œuvre qui allonge votre nom, ceindre l'épée comme tout le monde, proposer ou accepter un duel, maintenir votre exemption de la Taille, à condition de païer sous un autre nom, prendre le Froc ou la Guimpe selon votre sexe, dans des Cloîtres nobles, pour faire votre salut en gens de Condition, chasser sans ménagement sur les moissons des cultivateurs, battre, assommer ces bonnes gens, &, en cas de besoin, être décapités, au lieu de périr bour-

geoiſement par la corde. On pourroit même faire revivre certains priviléges que vous avez laiſſé perdre : Celui d'acquérir plus de ſcience en moins de tems dans les Univerſités, celui de tirer de l'arquebuſe, celui de marcher toujours botté à l'excluſion du vilain, & pluſieurs autres qu'il ſeroit trop long de citer.

Mais, vous me criez d'un ton plus haut : Ouvrez les yeux, & vous verrez la barriere que la Loi a élevée entre le Commerce & nous. *Le Commerce déroge à la Nobleſſe.*

Les Egyptiens n'eurent pas aſſez de génie, ni les Athéniens aſſez d'eſprit pour faire cette découverte ; & à Rome, lorſque Tarquin l'Ancien monta ſur le Trône, on ne s'aviſa pas de lui reprocher qu'il étoit fils d'un Marchand de Corinthe. Et Florence encore, à quoi penſoit-elle au moment que Coſme de Medicis prit le Gouvernement de la République ? Elle oublia de lui dire que la Nobleſſe s'étoit altérée dans le Commerce. J'ai recherché l'origine de cette Loi, & je l'ai trouvée dans

un ouvrage immortel* où l'on trouve les semences de tout. Les Romains de qui nous tenons tant de choses bonnes & mauvaises, négligerent le Commerce & l'honorerent peu. Un peuple qui avoit toujours les armes à la main & qui s'enrichissoit assez des dépouilles de l'Univers, n'avoit pas besoin du Commerce, qui fut encore plus avili après l'invasion de l'Empire Romain. Les Barbares dont les Francs nos ayeux faisoient partie, ne le regarderent d'abord que comme un objet de leur brigandage, & quand ils furent établis ils le traiterent avec autant de mépris que l'Agriculture: vint encore un autre fléau: les Théologiens qu'on croyoit alors sur leur parole, s'infatuérent de la Philosophie d'Aristote, y prirent leur doctrine sur le Prêt à intérêt, qu'ils confondirent avec l'Usure, & le condamnérent. Par-là le Commerce qui n'étoit que la profession des gens vils, devint encore celle des malhonnêtes-gens, & il fut totalement aban-

* L'Esprit des Loix, tom. 2.

donné aux Juifs, nation pour lors couverte d'infamie. Il n'en falloit pas tant pour humilier le Commerce & pour persuader qu'il dérogeoit à la Noblesse : on en fit une Loi. On en avoit bien fait une qui déclaroit infâme un Gentilhomme qui auroit refusé le duel ordonné par le Juge pour se justifier d'une accusation vraye ou fausse. * Le même point d'honneur mal entendu a enfanté la Loi de dérogeance par le Commerce. J'en admire la bizarrerie.

Le Financier qui fait un commerce d'argent conserve sa Noblesse pure & sans tache, c'est-à-dire, qu'un Commerce qui appauvrit l'Etat, est préféré à celui qui l'enrichit. Nos Gentilshommes peuvent imiter impunément les Chevaliers Romains qui devinrent les Fermiers-Généraux de la République ; qui sait même, à la tournure que prennent les choses, si les Grands du royaume ne seront pas un jour les plus grands Publicains ? La contradiction se glisse assez naturellement dans une mauvaise

* Beaumanoir, Chap. 64.

Loi. Un Gentilhomme peut faire & vendre du verre, & il ne pourra pas nous ouvrir un magasin de draps ! Il aura la liberté de faire des tableaux & des statues pour de l'argent, & il lui sera défendu de trafiquer en couleurs ou en marbre ! Il y a même une opinion assez répandue qui, toute fausse qu'elle est, met au grand jour l'inconséquence des idées. Bien des gens croyent que ces gens de livrée si multipliés dans les maisons des Grands, au préjudice des terres, ne dérogeroient pas s'ils étoient Nobles. Quoi ! l'esclave conserveroit sa Noblesse au milieu des services les plus vils, & l'homme libre la perdroit dans l'indépendance & l'honnêteté du Commerce ? Laissons cet usage à la Pologne & aux Barbares.

Quiconque est étonné des sotises des hommes, ne les connoît pas. Les Nations ont mépriſé tantôt une profession, tantôt l'autre, selon l'impulsion de leurs préjugés ou de leur religion. Les Juifs reprochoient au Fils de Dieu d'avoir mangé avec des Publicains ; ce reproche auroit bien mauvaise grace parmi

nous. Ces mêmes Juifs avoient en horreur la Peinture & la Statuaire. Les Babyloniens (1) & les Arcadiens (2) décrioient la Médecine. Platon banniſſoit la Poëſie de ſa République. Rome ſous Domitien chaſſa les Mathématiques & la Philoſophie. Le Commerce a eu ſon tour ; l'Agriculture même, qui étoit en ſi grand honneur chez les anciens Romains lorſqu'on paſſoit de la charue à la tête des armées, & du triomphe à la charue (3), comment eſt-elle regardée chez leurs ſucceſſeurs ? Du même œil qu'ils regardent les Lauriers, ils chantent. Et nous-mêmes comment la voyons-nous ? Ceux qui nous donnent du pain ſont écraſés comme des inſectes. Cependant la loi de dérogeance, j'ignore par quel bonheur, a épargné l'Agriculture, tandis qu'elle a frappé le Commerce. Eſt-il bien vrai, *Monſieur de Servan*, que malgré vos Armoiries & votre qualité d'Ecuyer, vous prenez couleur dans une Manufacture naiſſante

(1) Herodote, Liv. 1.
(2) Plin. Liv. 25,
(3) Gaudente terrâ vomere laureato & triumphali Aratore. *Plin. Lib.* 18. *Cap.* 23.

te au Puy-en-Velay ? Est-il bien vrai que dans cet hôtel de Commerce honoré des armes & de la livrée du Roi, vous passerez vos jours dans des travaux & des productions continuelles ? Vous allez donc former un grand nombre d'Ouvriers, occuper & nourrir quantité de pauvres familles, répandre de l'argent dans une Province peu fortunée, augmenter la masse des richesses publiques : si avec tout cela vous dérogez à votre Noblesse, comment faut-il faire pour la conserver ou pour l'acquérir ?

Mais enfin cette Loi singuliére & gothique de dérogeance, pourquoi notre imagination la pousse-t-elle au-delà de ses bornes ? Nos Rois en ayant reconnu l'abus se sont appliqués, sinon à l'anéantir du moins à la modifier. Charles IX. avant qu'il eût souillé ses mains dans le sang de ses sujets, signa des Lettres-Patentes (1556) par lesquelles il permettoit le Commerce maritime aux Nobles de Marseille, de Rouen & de Bretagne. Henri IV. dont on pleurera la mort tant qu'il y aura des François, perfectiona ces heureux com-

mencemens. Louis XIII. dont la juſtice s'indignoit ſans doute contre la Loi qui flétriſſoit le Commerce, donna une Ordonnance (1629) conçûe en ces termes : *Et pour convier nos ſujets de quelque qualité & condition qu'ils ſoient de s'adonner au Commerce & Trafic par Mer, & faire connoître que notre intention eſt de relever & de faire honorer ceux qui s'y occuperont, Nous ordonnons que tous Gentilshommes qui par eux ou par perſonnes interpoſées entreront en part & ſocieté des vaiſſeaux, denrées, & marchandiſes d'iceux, ne dérogeront point à la Nobleſſe.* Enfin Louis XIV. l'Auguſte Moderne conſacre le même zèle dans un Edit ſolemnel (1669) : le préambule en eſt remarquable. Ce Prince qui ambitionnoit tous les ſuccès & toutes les gloires, regarde le préjugé d'un œil de maître & de pére, il ſe plaint de ce que malgré les Ordonnances de ſes prédéceſſeurs ſur le Commerce & l'eſtime qu'ils lui ont marquée, ſes ſujets croyent encore à la dérogeance. Il veut

effacer entiérement les reſtes d'une opinion Barbare qui l'afflige ſenſiblement, parce qu'elle détruit le bien public ; il montre la mer à ſa Nobleſſe & il lui dit : Commercez.... Et cette Nobleſſe attachée opiniatrement à un petit morceau de terre qu'elle arroſe trop ſouvent de ſes pleurs dans l'intérieur du Royaume, ſait à peine de quel côté la mer nous touche ! Ces anciens Gaulois dont le ſang coule dans nos veines, ne nous ont pas tranſmis ces erreurs. Céſar dans ſes Commentaires, vante beaucoup leur Commerce & leur Marine, des Neuſtriens ſur-tout, tandis que les Inſulaires de la Grande-Bretagne n'avoient que de petits Canots d'oſier pour naviguer le long de leurs Côtes. Ces petits Canots ſe ſont changés en Citadelles flotentes qui voguent de l'un à l'autre Pôle. En ce tems-là, avant que les Francs ſortis de la Germanie euſſent apporté d'autres idées, le Commerce ne gâtoit pas le ſang. Le Noble comme le Roturier commerçoit ; & c'étoit un titre pour les charges & les emplois. Pourquoi ce

titre s'eſt-il perdu ? Un Négociant qui a bien ſaiſi & pratiqué toute la ſcience du Commerce, qui en à fouillé tout l'or, connoît la dipoſition des Mers, des Côtes & des Provinces, la longueur ou la brieveté des trajets, les dangers des routes, les beſoins & les les interêts Nationaux, les mœurs & les coutumes des Peuples, les productions locales, les apprêts & les échanges de toutes les matières d'uſage, la valeur des monnoyes reſpectives, les variations du Change, les reſſorts du crédit public & la juſte meſure de la circulation de l'or dans les veines de l'Etat. Cet homme ne reſpire que pour s'appliquer, méditer, combiner. Pour qui ſeront les emplois ? Les donnera-t-on à un Noble indigent qui a craint de s'avilir en acquérant tant de mérite ? Le préjugé eſt déja vaincu dans nos Colonies, où des Gentilshommes d'ancienne race ſe ſont enrichis & élevés par le Commerce. Le ſpectre ſubſiſtera-t-il ici, où de nouveaux Nobles voudroient faire oublier qu'ils ont commercé ? Ingrats ! Vous battez votre nourrice.

Il me vient une idée que je soumets aux lumiéres de mes Cocitoyens & de la politique. Peut-être nos Rois n'ont-ils pas assez fait ; ils n'ont dissipé que la moitié du phantôme qui séme l'épouvante. La Noblesse obligée par la Loi à distinguer entre le Commerce en gros & le Commerce en détail, voit toujours un précipice à côté d'elle. Ces deux Commerces ne sont divisés que par une ligne. Elle sent d'ailleurs que pour arriver au grand il faut souvent passer par le médiocre. Qu'on aboliſſe en totalité cette Loi de dérogeance, que son nom disparoisse de la Monarchie. Le Commerce est un corps tout sain où il n'y a rien à couper. Laissons à la prudence & aux sentimens de la Noblesse la liberté de s'y attacher à son gré, d'en choisir une partie ou une autre. Nous ne la verrons pas courir nos rues en vendant des peignes ou des allumettes. Ce qui est arrivé, ce qui arrive tous les jours en d'autres pays doit nous rassurer. Restraindre le Commerce par une Loi de dérogeance, c'est élever des digues le long du Nil

pour l'empêcher de fertiliſer les terres, c'eſt fermer une mine parce qu'elle eſt trop riche.

La haute Nobleſſe même celle qui poſſéde de grandes terres & de grands titres, doit s'intéreſſer à l'abolition de la Loi. Il eſt un crime qu'on appelle en Angleterre : *High mis-demeanour*, haute mauvaiſe conduite. Nos grands Seigneurs y ſont fort ſujets. Dans la vûe ſans doute de faire briller l'Etat ils ſe ruinent en habits, en meubles, en équipages, en raretés des Indes, en fêtes, en jeux, en Laïs auſſi chères & plus chères qu'à Corinthe. Encore quelques générations, & le Peuple aura le plaiſir de voir de grands Noms dans la pouſſiére à coté de ceux que nous y voyons déja : le Commerce les releveroit. Toutes les fois qu'un Grand tombe, il ne ſe trouve pas à point nommé dans la Finance une héritiére de la Nation pour lui donner la main, ſervice qu'il n'accepte qu'à condition de rougir, & de mépriſer ſa bienfaitrice. Si la Nobleſſe commerçoit, ce Grand, après une grande rui-

ne, trouveroit dans le sein même de la Noblesse le coffre fort qu'il veut épouser.

Supposons donc la Loi de dérogeance abolie, la victoire sera-t-elle décidée? Pas encore. Le préjugé est un ennemi opiniâtre & insidieux qu'il faut vaincre par l'adresse plus que par la force. Je pourrois bâtir ici un beau système, (car je sais rêver comme un autre) embrasser les nues pour enfanter des chimères. Je renonce à cette gloire pour ne présenter que l'expérience.

Il est une Nation où la Noblesse fut aussi amoureuse de ses seize quartiers & de la pureté de son sang que la nôtre peut l'être. Elle donnoit tête baissée dans la Chevalerie, le Duel, les Croisades, les Pages, les livrées, les fêtes galantes, la hauteur, la licence, la belle fainéantise, & dans toutes les vertus de qualité. Celui qui eût proposé le commerce, auroit vû sa place marquée dans l'Hôpital des Fous. Aujourd'hui elle prend indifféremment l'Epée pour défendre sa Patrie, ou le Commerce pour l'enrichir. Quelles causes on pû ame-

ner cette heureuse révolution ?

Le Commerce qui donnoit des exclusions mortifiantes, ouvre la carriére des honneurs. D'un Vaisseau Marchand on passe sur la Flote Royale pour y disputer l'empire de la mer. Comment veut-on que la Noblesse Françoise entre dans la Marine Marchande à côté de l'avilissement ? On refuse aux descendans des *Plessis-Cardin*, *des Porée*, *des Villestreux*, *des Trubles*, ces hommes de mer qui firent tant d'honneur à Saint-Malo & à la France, on leur refuse de commander les Vaisseaux de leurs pères, à moins qu'ils ne fassent auparavant quelques campagnes humiliantes sur les Vaisseaux du Roi, où ils seroient confondus avec les matelots & la lie du peuple.

Le Commerce, qui ne renfermoit que des gens riches, donne des Membres au Conseil Suprême de la Nation, où l'on entend sa voix retentir avec autant d'éclat que celle de la Liberté. L'affaire des particuliers s'est tournée en affaire d'Etat. Nous n'avons plus d'Etats généraux ; mais nous avons un Bureau de

de Commerce, dont on pourroit multiplier utilement les travaux & les ouvriers; un Bureau qui embrasseroit la totalité du Commerce, & non quelques lambeaux; un Conseil de gens expérimentés, qui auroient sans cesse les yeux ouverts sur notre Navigation marchande & celle de l'Etranger, sur nos Colonies & les siennes, sur nos gains ou nos pertes avec lui, sur la balance du Commerce, & les moyens de la tourner de notre côté. Voilà des places: voilà des éguillons pour piquer l'émulation de la Noblesse, aussi-bien que l'ambition générale.

Quand je jugeois des choses avec un bon sens de Province, je prenois un Intendant du Commerce, un Prévôt des Marchands, pour des Négocians illustres qui s'étoient signalés par de grandes vûes, de grandes opérations, de grands succès, & à qui le Gouvernement payoit un tribut d'honneur bien mérité: nouvelles couronnes qui jetteroient mille athlétes dans la lice.

Nous comptons plusieurs Ministres qui se partagent les affaires générales.

Aucun d'eux ne prend le titre de Miniſtre du Commerce. Ce n'eſt qu'à la ſuite des Finances qu'on aperçoit le Commerce ; c'eſt un fleuve qui perd ſon nom dans les rivières qu'il forme. Il eſt chez plus d'un Peuple la première raiſon de l'Etat ; quel rang lui marquerons-nous ? Il prendroit bien de la conſidération, il attireroit les yeux & les vœux de la Nobleſſe, s'il marchoit ſous ſon propre nom, à côté de la Guerre & des Finances.

A Londres autrefois on l'avoit cru trop foible pour ſoûtenir un caractère élevé. Il fournit aujourd'hui des Ambaſſadeurs. M. *Caſtres* ſe diſtingue en Portugal, M. *Keene* en Eſpagne, M. *Porter* en Turquie, où ſon prédeceſſeur M. *Faulkener*, avoit déja montré ce que peut pour les intérêts d'une Nation un homme nourri dans le Commerce ; & le tems en forme d'autres qui ont la même ambition. Nous avons vû M. *Horace Walpole* traiter avec la Cour de France, pendant que ſon Fils apprenoit la ſcience du Commerce à Amſterdam, ſcience qu'il pratique

actuellement à Londres. Si jamais il est employé comme son pere, que d'avantages n'aura-t'il pas sur des Ambassadeurs qui n'auront jamais connu que le nom du Commerce?

Qu'on examine avec attention les Traités de Navigation & de Commerce entre la France & la Hollande, on verra que les vaisseaux de la République ont tout l'encouragement qu'il faut pour venir faire dans nos Ports notre propre Commerce, & les nôtres tout le dégoût. On verra qu'on y a renversé la barrière que M. *Colbert* avoit élevée contr'eux pour notre Commerce du Levant, que l'introduction de leurs toiles y est extrêmement favorisée au préjudice des nôtres, que leurs fabriques entrent librement chez nous sans être visitées; tandis que nous assujettissons les nôtres à des réglemens, des restrictions, des confiscations, des amendes; autant d'entraves qui resserrent l'activité de nos Fabriquans & de nos Navigateurs. Nous nous flatons d'une égalité réciproque, illusion qui se détruit par un coup d'œil; les vais-

seaux Hollandais rempliſſent nos Ports, tandis qu'à peine apperçoit-on le pavillon Français dans les Ports de la Hollande. Avons-nous cherché à nous dédomager en traitant avec la Suéde en 1741 ? Nous lui avons accordé toutes ſortes d'avantages dans nos Ports de Rouen, Saint-Malo, Nantes, la Rochelle, &c. elle nous a donné les mêmes exemptions de droits dans le ſeul Port de Wiſmar, ville dépeuplée, démantelée, dénuée de Commerce, & ſituée dans le Meklembourg à cent lieues de Stockholm & autres villes de Suéde où il s'agiroit d'établir notre Commerce. Nos vaiſſeaux attendent que le Port de Wiſmar change de place & de fortune. M. le Comte de Teſſin, qui ménagea ce traité, fut auſſi habile que le ſeroit le Négociant le plus conſommé. Si les Ambaſſadeurs au lieu des grands noms & des grands titres qu'ils portent aux Négociations, y portoient de grandes connoiſſances, on n'arracheroit pas le pain à l'enfant de la maiſon pour le donner à l'étranger; & ſi la Nobleſſe commerçoit, les connoiſ-

sances se réuniroient aux noms & aux titres. Quand on honorera les Commerçans, elle commercera comme chez nos Voisins, Devenus plus éclairés, ils ont enfin placé les Commerçans dans le temple de mémoire.

Les monumens publics qui ont transmis à la posterité la gloire de *Drake*, de *Raleigh*, de *Marlborough* & de *Newton*, lui ont fait passer aussi les noms de *Gresham*, de *Spencer* & de *Craven*, dont les statues encouragent le Commerce dans la Bourse de Londres. Plus heureux encore le Chevalier *Barnard* qui, en y voyant son apothéose préparée, survit à sa propre gloire. Le Commerce n'attend pas des statues en France : Colbert, Condé & Saxe n'y en ont point. Mais l'immortalité a plus d'une ressource. Poëtes, Orateurs, Historiens vous faites fort bien de chanter, de célebrer, de graver dans nos fastes les *Corneille*, les *Descartes*, les *Talon*, les *Seguier*, les *Luxembourg*, les *Turenne*; mais si vous êtes citoyens, si vous voyez bien, n'est-il point de places dans vos ouvrages pour les *Bruni*, les

Grandville, les *Maſſon*, les *Magon*, les *Montaudoin*, les *le Couteux*, les *le Gendre*, & tant d'autres qui nous ont attiré les richeſſes de l'univers ?

„ Les Hiſtoriens, dit M. de Sully, „ ſe plaiſent à enfler leurs volumes de „ particularités, de pompes, & au- „ tres ſemblables babioles & fanfares, „ niaiſeries, béatilles & baguenaude- „ ries : „ entrons dans ſa penſée. Un Hiſtorien, en aſſiégeant une ville, nous promène dans la tranchée, ſans nous faire grace du plus petit boyau ; il compte les canons, les mines, les fourneaux, les fauciſſes ; & lorſqu'il a pris la place, il nous mène au *Te Deum*, au feu, aux complimens, aux harangues, ſans oublier les petits vers dont le Mont Parnaſſe accouche ; mais ſi pendant ce tems-là une Compagnie de Négocians naturaliſe en France une Manufacture étrangère, augmente notre Navigation, établit ou perfectione une Colonie, l'Hiſtorien n'a plus d'encre.

Il y a long-tems qu'on connoît en France la gloire des armes & celle de l'eſprit : mais en eſt-ce une d'enrichir

sa patrie? C'est encore un problême : c'est-à-dire, qu'on éxamine s'il est glorieux de la rendre puissante & heureuse. Je laisse la gloire de l'esprit, qui est moins éblouissante que celle des armes. Y a-t-il donc une si grande différence entre un Officier qui tue ou fait tuer quelques ennemis, & un Négociant Armateur, qui, après un combat pour le moins aussi vif, amène une prise qui donne à l'Etat un vaisseau de plus; des richesses, des hommes & des canons? Tous deux ont combatu en braves, tous deux ont fait le bien de la patrie, pourquoi les regarder d'un œil si différent? Pourquoi les marques d'honneur s'arrêtent-elles sur le premier?

Nous avons des Ordres de toutes couleurs; non-seulement pour les Grands de l'Etat qui les gagnent par la naissance, non-seulement pour les Militaires, qui les obtiennent par le service; mais encore pour tous les Talens dont on veut animer les travaux, Chirurgiens, Médecins, Peintres, Poëtes tous y ont part. N'y auroit-il pas un Cordon distingué pour un homme qui

auroit mis en mer un grand nombre de vaisseaux, & qui auroit doublé notre Commerce sur la Côte de Guinée ou dans les Isles ? Quelle étoit la distinction que le Cardinal de Richelieu avoit en vûë ? Ce Ministre, dont l'œil perçant découvroit les ressorts les plus déliés de la politique, après avoir éclairé son Maître sur le Commerce, lui dit : „ Si V. M. trouve bon d'accorder au „ trafic quelque prérogative qui donne rang aux Marchands, au lieu que „ vos sujets le tirent souvent de divers „ Offices, qui ne sont bons qu'à entretenir leur oisiveté & flater leurs „ femmes, elle rétablira le Commerce jusqu'à tel point que le public & le „ particulier en tireront un grand avantage * „.

Le Chinois peut-être se contentera de s'enrichir, mais le François veut de la gloire, c'est un beau foible ; le Hollandois même n'étonneroit pas la terre par la grandeur de son Commerce, si en commerçant il n'arrivoit pas aux honneurs de la République. Nous con-

* Testam. Polit. Chap. 9. Sect. 6.

noiſſons les Médailles de Tyr, de Sydon, de Bizance & de Syracuſe, elles furent frapées à la gloire du Commerce; On frape en France pour pluſieurs Ordres de Citoyens moins utiles. Avec des diſtinctions ſagement ménagées, on fait des hommes tout ce qu'on veut. Les premiers Romains n'étoient que des brigands; Romulus en fit des Héros. Nos Chevaliers de Malthe ne furent dans leur origine que de bons Religieux Hoſpitaliers, dont le ſort étoit peu envié, parce qu'ils n'avoient aucune prétention aux honneurs de ce monde. La Chevalerie eſt venue, la décoration s'eſt montrée; l'Ordre n'a pas aſſez de Croix. La qualité de ſimple ſoldat, qui eſt tombée dans le peuple, s'eſt relevée dans la Maiſon du Roi, où tout eſt Noble: des Gentilshommes peuvent faire ſon lit, & des Princes lui donnent la chemiſe. Non, non, il n'eſt pas ſi difficile qu'on le penſe de diſſiper les ombres que le préjugé à répandues ſur le Commerce, comme on l'a fait en Angleterre.

Le Commerce n'y vivoit autrefois qu'avec lui-même : les Savans l'ont accueilli, & s'en ſont occupés. *Locke* Philoſophe & Sécrétaire d'Etat en développoit les intérêts avec la même plume qui anatomiſoit l'ame. Les Grands ſe ſont familiariſé & alliés avec le Commerce. Les Pairs l'entendent ſans l'avoir fait, comme à Rome les Sénateurs ſavoient ſe battre, & ils en ont reçu des ayeux paternels ou maternels, ce qui faiſoit dire à Charles II. qu'il n'y avoit de Nobleſſe que parmi les Marchands, à qui il marquoit de grands égards. Un autre Charles que l'Europe étonnée fut preſque obligée d'accepter pour Maître, Charles-quint, après ſa malheureuſe expédition contre le fameux Barberouſſe, chercha de la conſolation chez les *Fuggers*, Marchands d'Ausbourg, & il la trouva au milieu d'un feſtin. On lui ouvre des tréſors, mais ce qu'il prend pour un emprunt, devient un don : il voit bruler ſes billets de reconnoiſſance dans un fagot de cinnamome*. La

* Félibien, Hiſt. des Peintres.

Nobleſſe Allemande, quand elle l'auroit voulu, ne pouvoit pas être auſſi généreuſe. La France eut un Roi qui n'attendoit pas les extrémités pour careſſer les Commerçans, il les recevoit familièrement à ſa table, & s'inſtruiſoit avec eux pour le bien du Royaume. Ce ton de Louis XI. s'eſt perdu. Bruges & Gand ne perdirent leur éclat qu'au moment que le Commerce y perdoit le ſien. Les Comtes de Flandres las d'être heureux ceſſérent de l'honorer ; il s'en vengea en paſſant chez une Nation qui lui préparoit de la protection & de la gloire, l'Angleterre.

Il ſeroit bien étonnant que la Nobleſſe Angloiſe ne ſe fût pas réconciliée avec le Commerce. Un état qui mène à tout, au commandement ſur la Flote Royale, aux Ambaſſades, au Sénat de la Nation, aux monumens de gloire, à la conſidération des Grands, des Savans & du Peuple, devient néceſſairement un objet d'ambition ; & loin d'effrayer la Nobleſſe il l'attire, il la donne. De-là cette phraſe populaire :

Que le Commerce y fait les Gentilshommes. Je ne veux pas tracer un catalogue. Le fils de *Josias Child* est devenu le Lord Castelmaine, Comte de Tilney, & personne n'hésite à lui donner le nom qui lui est propre ; les gens de la plus haute naissance l'appellent *Mylord*. En France il n'en va pas de même. Un Auteur que la Philosophie, l'Histoire & le Théatre se disputent, & que la postérité, sans jalousie, applaudira encore plus que nous ne faisons, ce peintre des mœurs, en combattant nos préjugés, à fait une remarque qui cadre à mon sujet : & pourquoi ne l'employerois-je pas ? Observerois-je mieux que lui ?

„ Si le célebre Samuel Bernard, dit-„ il, après que le Roi eût érigé sa „ terre de Coubert en bonne Comté, „ se fût fait annoncer dans une visite „ *le Comte Bernard*, on auroit écla-„ té de rire. „

Rions, j'y consens, mais des vrais ridicules. La Cour & la ville en fournissent assez. Rire du bien de la patrie, c'est rire en sot.

„ Ce Comte Bernard, pourſuit „ l'Obſervateur, étoit plus Comte que „ cinq cens Comtes que nous voyons „ qui ne poſſedent pas quatre arpens „ de terre. „

Je pourrois ajoûter qu'il fut plus utile à la France, & le prouver: mais les panégyriques ne ſont pas faits pour des Citoyens utiles. *Opinion*! ſerez-vous toujours la reine du Monde? Ceſſez du moins de tyranniſer une Nation, où la Philoſophie a déja fait tant de progrès. Le Danemark s'eſt hâté de ſecouer ſa barbarie ſur les idées du Commerce, tandis que nous conſervons la nôtre? *Huguetan* avoit uni le titre de *Comte* à celui de Négociant.

Si le Commerce en France nous montroit de tems à autre ces phénomènes, la Nobleſſe Françoiſe héſiteroit-elle encore? On a couronné, il eſt vrai, les travaux des *Cadoz* & des *Vanrobais* par des lettres de Nobleſſe, des penſions & des priviléges, graces que perſonne n'a dû envier à ces fondateurs d'une école éternelle

d'ouvriers toujours néceſſaires à l'Etat. Mais ces exemples ſont trop rares pour fraper ſuffiſamment ; & d'ailleurs l'impreſſion qu'ils laiſſent eſt bientôt effacée par la dérogeance qui flétrit le Commerce. Tant que l'ancienne Nobleſſe ſe perdra dans ſon ſein, celle qu'on y gagnera ne paſſera pas pour être de bon alloi. Je ſupprime des comparaiſons qui pourroient bleſſer certaines profeſſions auxquelles on accorde des Lettres de Nobleſſe ; elles craignent que je ne les nomme. Je me contente de leur dire : Examinez-vous, & voyez ſi vous êtes auſſi utiles à l'Etat que le Négoiant ? Peut-on écrire ſur votre porte comme ſur la ſienne : *Il eſt opulent, donc il a bien ſervi l'Etat.*

Tous les Ordres dans le Royaume offrent des points de vûë à l'ambition. Un Avocat peut parvenir aux dignités de la robe, un Soldat aux honneurs de la guerre, un Vicaire de Paroiſſe aux prééminences de l'Egliſe. Le Négociant ſeul n'aperçoit aucun luſtre dans ſa carriére, & il eſt obligé de l'abandonner,

s'il veut parvenir à ce qu'on appelle en France *être quelque chose*. Ce mot mal entendu fait de grands ravages. Pour être *quelque chose*, une grande partie de la Nobleſſe reſte dans le *rien*.

Faut-il répondre à certains Nobles, qui diſent, en ſe retranchant ſur la coutume : *Nos peres n'ont pas fait le commerce.*

Quand on parle de greffes aux Inſulaires de Minorque, ils répondent que leurs peres ne greffoient pas, & que perſonne ne ſait mieux que Dieu comment un arbre doit croître. On leur a fait une belle route qui traverſe l'Iſle, ils aiment mieux s'embourber dans un chemin tortueux, parce que leurs peres s'y embourboient déja. Tous les enfans ne ſe croyoient pas obligés à tant de reſpect : les Irlandois aujourd'hui font tirer leurs chevaux par le poitrail, leurs peres les atteloient par la queue. Nous ſommes ſur le point d'adopter l'inſertion de la petite vérole ; & malheur à nous ſi nous reculons, parce que nos peres l'ont attendue de la nature aux dépens de leur poſtérité.

Vos peres n'ont pas fait le Commerce; ... mais vous avez des vices qu'ils n'avoient pas; pourquoi n'auriez-vous pas des vertus dont ils manquoient? .... *Ils n'ont pas fait le Commerce*; & c'eſt juſtement ce qui rend leurs enfans ſi miſérables & ſi inutiles à la patrie

Je parle d'utilité. Des penſeurs prétendent que dans un Etat où l'on ne fait pas les choſes parce qu'elles ſont *utiles* mais parce qu'elles ſont de *Mode*, le Commerce ne prendra jamais parmi la Nobleſſe. Et moi je tire un augure favorable de cet empire même de la mode. Le premier homme titré, il ne ſçauroit l'être trop, qui plantera le Pavillon du Commerce à côté de ſon arbre généalogique, ſous le bon plaiſir du Roi, plaiſir qui alors feroit le nôtre, aura bien des imitateurs; & ſa Patrie, ſi elle n'eſt pas ingrate, l'appellera ſon bienfaiteur. Les Comtes de *Warwick* & de *Leiceſter*, furent à la tête de la premiere Compagnie qui ſe forma pour le Commerce d'Afrique ſous le règne de l'immortelle Elizabeth. Mais en France qui eſt-ce qui commencera? Queſtion bien Françoiſe!

se! *Le meilleur Citoyen*; & si le préjugé est aussi redoutable que *la chimére de Lycie*; celui qui l'exterminera sera un autre *Bellérophon*. Je sais que les Nations ont besoin de leurs préjugés, mais seulement lorsqu'ils sont utiles. Les Augures, les Pontifes qui savoient à quoi s'en tenir, auroient mal fait de désabuser les Romains sur leur destinée à l'Empire du monde; ce Préjugé les y mena. Mais à quoi nous serviroit celui-ci? Si non à multiplier l'espéce des malheureux. Et dès-lors on ne sçauroit le détruire trop tôt, & dès-lors il n'est point de main trop noble pour porter le premier coup.

C'est le propre des grands exemples d'entraîner les volontés les plus rebelles. Charles II. que j'ai déjà cité, & qui enfin oublioit quelquefois ses plaisirs pour penser utilement, mit tout en œuvre après la réstauration, pour engager la Noblesse dans le service de mer; il envoya sur la flote un de ses fils pour y servir en qualité de simple matelot. Gentilshommes! apprenez à devenir Nobles. Et vous, Rois! contemplez le

Czar Pierre, pour être Grands. Il fut *Mouſſe* dans ſa Marine naiſſante pour fonder le Commerce & la puiſſance de la Ruſſie. Un premier Magiſtrat doit prendre toutes les formes pour faire le bien ; & alors tout tend à l'ordre ; tout à ſa gloire, les Arts, les Sciences, l'Agriculture & le Commerce.

C'eſt un grand malheur pour le Commerce de n'être vu que de loin par ceux qui donnent le ton aux idées publiques. Nous jugeons des Négocians de Marſeille & de Bordeaux par les Marchands de la rue S. Denis ; & cette Capitale auſſi légére dans ſes propos, que frivole dans ſes goûts, répand ſes préjugés dans tout le Royaume. Si Paris & Verſailles, au lieu de reſpirer l'ambre, ſentoient le bitume de la mer, ſi dans un Port où les Nations aborderoient, nous voyions des Négocians armer des vaiſſeaux, expédier des Flotes, donner des ordres pour le Nord & le Sud, ouvrir des débouchés à nos Arts & à nos Manufactures, appeller les matiéres premieres qui nous manquent, prendre le monde

entier pour le champ de leurs opérations, rendre tous les Peuples nos tributaires; alors, alors nous prendrions bien d'autres idées du Commerce & des Commerçans. Nous en jugerions comme en jugea l'Egypte lorsque ses Rois habitérent Alexandrie. La terre admira la puissance de cette ville marchande, & Rome en fut jalouse. Le Czar Pierre, qu'on ne sauroit trop citer parce qu'il préféra tous les biens solides à la gloire des conquêtes, fit un grand coup d'Etat en transportant sur la mer le siége de son Empire. Il voulut que ses successeurs eussent sans cesse les yeux frappés de l'importance & de la grandeur du Commerce, il voulut que les Grands de la Cour appriſſent à l'estimer, & les Ministres à s'en occuper. Il avoit senti l'avantage de Stokolm, de Copenhague, d'Amsterdam & de Londres. Il regardoit la Russie comme nulle, tant qu'elle n'auroit pas de Commerce: la force qu'elle a prise a justifié ses idées.

Noblesse Françoise que la fortune a maltraitée, la Nature vous fit pour

jouir. Voulez-vous toujours reſſembler au malheureux Tantale ? Il finiroit ſa peine ſi, comme vous, il pouvoit atteindre aux fruits. Il n'y en a point ſur vos arbres généalogiques. Vos femmes vous demandent une ſubſiſtance décente, vos enfans de l'éducation & des établiſſemens ; eſt-ce en remuant les cendres de vos ancêtres que vous trouverez des tréſors pour remplir ces devoirs ſacrés ? La Patrie attend vos ſervices ; vous n'êtes plus, comme autrefois, lorſque dans les aſſemblées de la Nation vous pouviez conſeiller & ſoutenir le bien : on ne s'informe pas ſeulement ſi vous avez des têtes. Vous montrez vos bras. Vous offrez vos épées : on en a d'autres dont la poignée eſt d'or. Cherchez donc ailleurs de l'importance ; faites le ſeul bien que vous pouvez faire, il eſt aſſez grand ſi vous avez aſſez de courage, de ce courage d'eſprit qui eſt bien plus rare que celui du cœur. Devenez par le Commerce des dieux tutélaires pour vos femmes & vos enfans. Devenez pour la Patrie les

nourriciers des terres, la vie des Arts, le soutien de la population, l'appui de notre Marine, l'ame de nos Colonies, le nerf de l'Etat, les instrumens de la fortune publique. N'est-il pas tems de vous ennuyer de votre inutilité & de votre misere ? Faut-il qu'une opinion Gothique vous y tienne cloués à jamais ? Vous craignez le mépris & vous restez dans l'indigence ! Vous aimez la considération & vous êtes nuls ! Victimes éternelles du préjugé qui vous tue. Le régne *de Louis le Grand*, fut le siécle du génie & des conquêtes. Que le règne *de Louis le Bien-aimé*, soit celui de la Philosophie, du Commerce & du bonheur.

FIN.

FIN